

Défaite des maîtres et possesseurs
Roman de Vincent Message publié aux éditions du Seuil
Prix Orange du livre 2016

« *Un conte philosophique cruel et haletant sur l'avenir de l'humanité* »
Culturebox - 10/06/2016

« *On n'oubliera pas de sitôt le deuxième roman de Vincent Message (...) La puissance évocatrice de cette fable glaçante, l'efficace simplicité de son écriture, lui donnent une force singulière qui vient aujourd'hui résonner avec l'enfer des images d'abattoirs (...)* »
Télérama - Michel Abescat 19/10/2016

« *Bien plus que le récit d'un drame entre deux individus, Défaite des maîtres et des possesseurs interroge le fonctionnement de notre société tout entière.* »
Médiapart - VGBIO 29/06/2016

« *Le roman est cette forme à même de dire le refoulé comme de penser le devenir, de se confronter à une altérité radicale, de remettre en question nos définitions acquises du pouvoir, de la violence, de l'humanité*
Défaite des maîtres et possesseurs est un livre âpre et nécessaire, d'une rare puissance. »
Diacritik - Christine Marcandier 08/01/16

« *Vincent Message livre un thriller philosophique alternant une action menée à cent à l'heure et une méditation aux implications incalculables. Le lecteur n'est pas moins accroché aux péripéties de cette lutte pour la survie que sollicité en permanence par une réflexion qui mobilise, dans l'empathie qu'installe le récit, tous les grands thèmes qui questionnent l'humanité.* »
L'Humanité - Alain Nicolas 21/01/2016

« *Vincent Message invite à ne pas opposer souffrance animale et misère humaine, montrant au contraire combien elles sont liées. Son roman propose une translation de nos représentations sociétales et politiques ; ils offrent ainsi la possibilité d'une réflexion inédite, poussant la fable dans ses extrémités philosophiques et anthropologiques.* »
La croix - Sabine Audrerie 20/01/2016

« *Vincent Message fait à nouveau une démonstration impressionnante de son talent. Une réflexion brillante et jamais vaine sur notre futur, en utilisant un biais simple mais qui, forcément, nous touche : et si c'était nous les dominés ?* »
Marianne - Vladimir de Gmeline 8/01/2016

« *Parmi les nombreuses qualités de cet exercice d'anthropologie externe, retenons celle-ci : la finesse avec laquelle il duplique nos représentations politiques. Le cœur du livre retrace l'histoire de cette espèce non humaine, trop humaine.* »
L'Obs - David Caviglioni

« *Voici un livre qui donne décor et voix à l'un de nos pires cauchemars : la défaite de l'humanité. Non pas notre fin, Vincent Message a l'apocalypse plus inventive, mais notre aliénation.* »
Transfuge - Oriane Jeancourt Calignani

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous permettre de partager du contenu via les boutons de partage de réseaux sociaux, pour vous proposer des publicités ciblées adaptées à vos centres d'intérêts et pour nous permettre de mesurer l'audience. Pour en savoir plus et paramétrer les cookies

francetv

radiofrance

Confidentialité

Newsletters

ACTU | LIVE

J'aime < 146 926

CINÉMA

ARTS

MUSIQUE

OPÉRA / CLASSIQUE

DANSE

THÉÂTRE

LIVRES

MODE

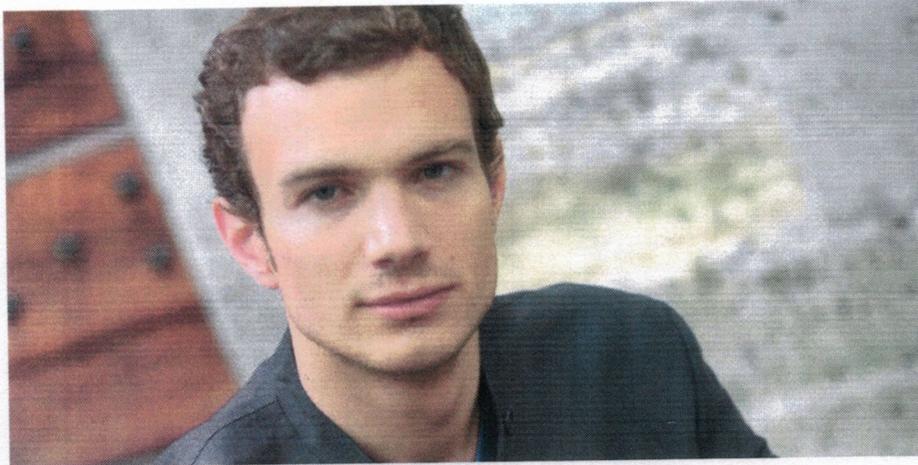
PLUS

/ Livres / Événements

Le prix Orange du Livre à Vincent Message pour "Défaite des maîtres et possesseurs"

Par **Culturebox (avec AFP)**

Mis à jour le 10/06/2016 à 09H22, publié le 10/06/2016 à 09H18



L'écrivain Vincent Message ici en 2009. © MIGUEL MEDINA / AFP

723
PARTAGES

Le romancier Vincent Message a reçu le 9 juin le prix Orange du Livre pour son deuxième "Défaite des maîtres et possesseurs" (Seuil), un conte philosophique cruel et haletant sur l'avenir de l'humanité : et si l'on faisait subir à l'homme ce qu'il fait endurer aux autres espèces de la planète ?

Le Prix Orange du Livre récompense, depuis 2009, une oeuvre littéraire écrite en français et publiée entre le 1er janvier et le 31 mars de l'année en cours. Vincent Message a été choisi pour son livre "Défaite des maîtres et possesseurs", publié au Seuil au début de l'année. Ce que l'homme a fait aux animaux, une autre espèce peut le lui faire subir, dit en substance le deuxième roman de Vincent Message.

Les nouveaux maîtres

Dans un monde qui ressemble furieusement au monde que nous connaissons aujourd'hui, l'espèce humaine n'est plus dominante. Les nouveaux maîtres, extraterrestres humanoïdes (des "Stellaires" appelés "démons" ou "anges") ont divisé les êtres humains en trois catégories : ceux qui tiennent compagnie, ceux qui travaillent et ceux que l'on mange.

L'histoire est racontée par Malo Claeys, un "Stellaire". Une jeune femme, Iris, une humaine, est à l'hôpital. Pour être opérée, elle a besoin d'être identifiée par ses papiers n'a pas. On pense évidemment aux clandestins, immigrés sans papiers, privés de droits. Destinée à la boucherie, Iris a été sauvée de l'abattage par Malo, un fonctionnaire chargé de l'inspection de ces abattoirs. Dans le monde décrit par Vincent Mes:

TOUTE L'ACTU LIVRES



Feuilleton : une histoire de bulles, la BD en Normandie

Exposition Gaston Lagaffe à Beaubourg : culte !

Janine Boissard : "L'autobiographie c'est l'urgence de faire le point"

"Aventures australes" : les photos d'une épopée au plus près des oiseaux

A DÉCOUVRIR

LES
GRANDS
LECTEURS

LES LIVRES LUS PAR... DES MOTS DE MINUIT



"Le Jardin arc-en-ciel" d'Ito Ogawa : une famille pas comme les autres



"Chanson douce" de Leïla Slimani : une nounou d'enfer



"Continuer" de Laurent Mauvignier : Au nom du fils

LE BLOG BD-BOX



Le coup de Bamboo sur Fluide Glacial



A REVOIR

Reykjavíkurdætur aux Trans Musicales de Rennes 2016

CONCERTS &
SPECTACLES
EN LIVE

relations entre humains et nouveaux maîtres sont interdites. Le geste de Malo s'apparente à une hérésie. Petit à petit, Malo va prendre conscience de la cruauté de la politique d'asservissement systématique de l'espèce humaine. Existe-t-il un moyen de résister à l'ordre établi ?

La définition de l'humain

Bien sûr, ce monde est proprement terrifiant mais le sort que l'homme réserve aujourd'hui aux animaux n'est-il pas lui-même absolument terrifiant, fait remarquer Vincent Message, jeune auteur de 33 ans. Le roman dont le titre s'inspire d'un texte de Descartes (les hommes sont "maîtres et possesseurs de la nature") aborde des thèmes plus vastes comme la crise écologique, les rapports de domination et de servitude, la définition de l'humain.

Quatre autres livres étaient en lice : "86, année blanche" (Liana Levi) de Lucile Bordes, "La Grande Arche" (Gallimard) de Laurence Cossé, "Et que celui qui a soif, vienne" (Rouergue) de Sylvain Pattieu et "Le grand marin" (L'Olivier) de Catherine Poulain. L'an dernier c'est Fanny Chiarello qui avait été distinguée pour son roman "Dans son propre rôle" (L'Olivier).

SUIVEZ NOTRE PAGE FACEBOOK

J'aime Lauriane Athenon et 146 K autres personnes aiment ça.



ABONNEZ-VOUS À NOTRE NEWSLETTER

Chaque jour à 18h, les infos et vidéos à ne pas manquer !

Votre adresse e-mail

LA RÉDACTION VOUS RECOMMANDE



Le très suivi Prix du Livre Inter 2016 à Tristan Garcia pour "7"

Le romancier Tristan Garcia a reçu ce lundi 6 juin le 42e prix du Livre Inter pour son roman "7..."

Livres · Événements

A CONSULTER AUSSI

Après "Logan", Hugh Jackman ne sera plus Wolverine

Décès du comédien Jean-Pierre Jorris à 91 ans

Lucas Belvaux dans L'Humanité : "Le FN est une formation raciste, antisémite"

Vermeer, l'expo événement au Louvre : la légende du génie isolé mise à mal

L'Encyclopédie des migrants, histoires intimes d'exils en 1752 pages

Recommandé par

A CONSULTER AUSSI

Après "Logan", Hugh Jackman ne sera plus Wolverine

Décès du comédien Jean-Pierre Jorris à 91 ans

Lucas Belvaux dans L'Humanité : "Le FN est une formation raciste, antisémite"

Vermeer, l'expo événement au Louvre : la légende du génie isolé mise à mal

L'Encyclopédie des migrants, histoires intimes d'exils en 1752 pages



Mickey l'invité vedette de Quai des Bulles à Saint-Malo

DÉCOUVERTES



Entre Gaudi et Almodovar : l'incroyable appartement de Nathalie Lopizzo



Le domaine royal de Choisy-le-Roi renaît en 3D



Un "penseur" de 4.000 ans exhumé en Israël

SUIVEZ-NOUS

AIMEZ NOTRE PAGE FACEBOOK

J'aime



A REVOIR

Reykjavíkurdætur aux Trans Musicales de Rennes 2016

CONCERTS & SPECTACLES EN LIVE

"La consommation de viande augmente, et la sixième extinction massive des espèces se poursuit"

Michel Abescat

Publié le 10/06/2016. Mis à jour le 19/10/2016 à 15h29.



Avec "Défaite des maîtres et possesseurs", l'écrivain Vincent Message nous ramène aux images chocs d'abattoirs et d'élevages industriels dévoilés par L214. Cette fable glaçante nous a donné envie de questionner l'auteur sur son roman et sur le rapport de l'humain aux animaux.

Et si une nouvelle espèce, supérieure à la nôtre, prenait possession de la Terre et nous traitait comme nous traitons les animaux, distinguant les humains de compagnie de ceux de boucherie ? On n'oubliera pas de sitôt le deuxième roman de Vincent Message, *Défaite des maîtres et possesseurs*, paru au début de l'année. La puissance évocatrice de cette fable glaçante, l'efficace simplicité de son écriture, lui donnent une force singulière qui vient aujourd'hui résonner avec l'enfer des images d'abattoirs et d'élevages industriels de poules pondeuses récemment mises en ligne [par l'association L214](#). Rencontre avec l'auteur qui vient de remporter le huitième Prix Orange du Livre.

SUR LE MÊME THÈME

Penser autrement

Pourquoi les insectes n'entrent pas dans notre univers moral [Abo](#)

Entretien

"La prise en compte de la condition animale est une évolution normale de la société"

Droit de suite

"Blackfish" ou les remous inattendus d'un pavé dans la piscine

Avant-goût

Jacques Perrin, réalisateur de "Les Saisons" : "En parlant des animaux, on parle de nous"

Portrait

Le monde que vous mettez en scène est à la fois fondamentalement différent du nôtre, puisque nous n'y sommes plus l'espèce dominante, et en même temps très proche de celui que nous connaissons...

Peter Beard, le baroudeur poète de la cause animale

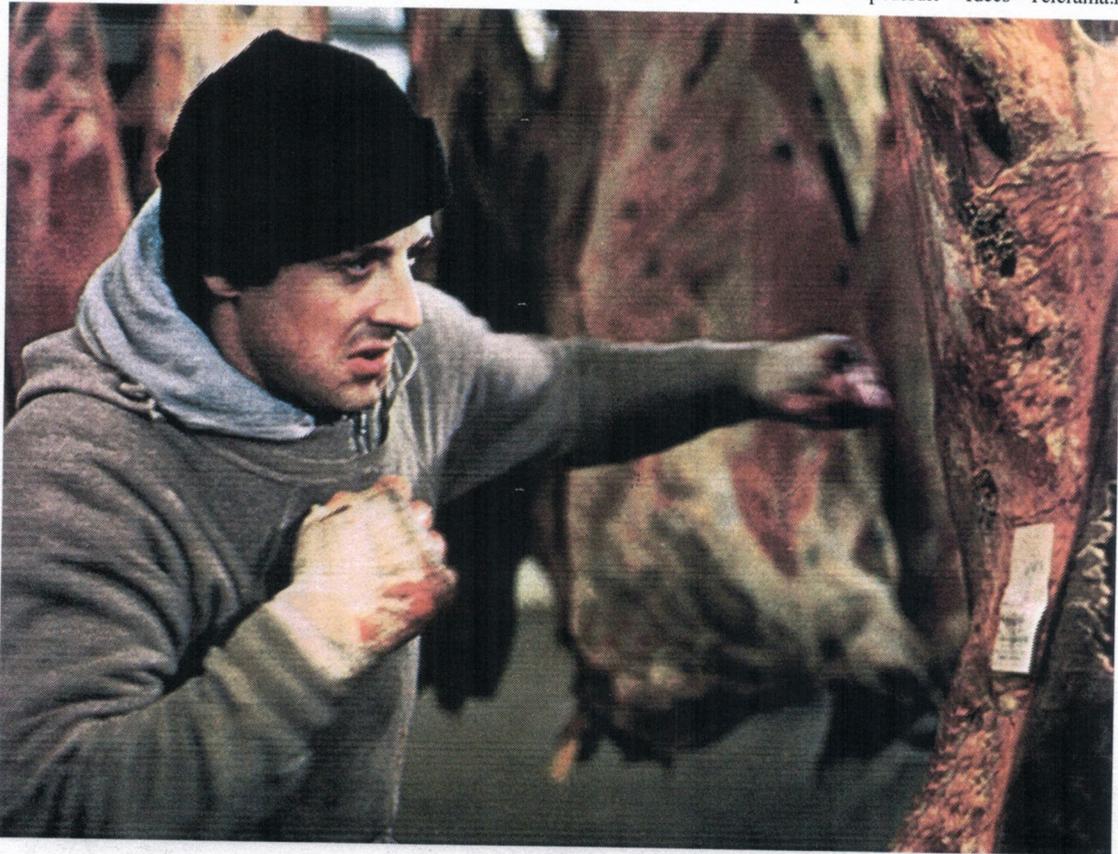
Il ne s'agit pas d'un monde futur ou d'un univers parallèle. Mais de notre présent – le roman opérant quelques déplacements, une inversion, des brouillages de frontière ou d'identité, pour permettre de le voir à distance et à neuf. Malo Claeys, le narrateur, habite dans une grande ville, travaille dans le comité d'éthique d'un ministère, parle et pense comme nous pouvons le faire, et pourtant ce n'est pas un homme.

Iris, avec qui il vit, est, elle, une femme comme nous les connaissons, mais semble plutôt considérée comme un animal de compagnie. Certaines tendances actuelles se sont amplifiées, puisqu'il n'y a plus d'oiseaux, et que l'air est presque constamment embrumé par les particules fines. Ce qui m'intéressait, c'est qu'on reconnaisse partout notre monde, mais que tout y semble étrange, défamiliarisé.

Dans ce monde, les humains sont les nouveaux animaux. Et le choix de la fable permet de prendre conscience du sort que nous leur réservons...

D'habitude, les fables parlent des hommes en leur prêtant des silhouettes animales. Ici, la mécanique du genre est renversée : j'écris un roman sur les animaux dont les animaux sont largement absents, parce que ce sont les hommes qui se trouvent à leur place. Ce changement de rôle permet, je l'espère, de s'identifier à eux, de sortir du spécisme, de cette idéologie invisible qui fait que nous ne considérons pas leurs intérêts car nous les estimons trop différents de nous ou inférieurs à nous.

Il joue aussi sur un principe essentiel de l'éthique : ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent. Qu'est-ce que cela fait de voir son habitat ravagé, quand on est un animal sauvage ? D'être enfermé dans un appartement et de ne sortir que quand votre maître le veut, quand on est animal de compagnie ? Qu'est-ce que cela fait de vivre confiné dans un élevage industriel, restreint dans ses mouvements, coupé de ses formes spontanées de sociabilité, et de ne sortir des hangars que pour prendre la route de l'abattoir ?



“Les mots servent à masquer la violence du réel : sommes-nous conscients que les entrecôtes et les gigots désignent des morceaux de cadavres ?”

Votre livre met en lumière la manière dont les mots que nous utilisons déréalisent les animaux en tant qu'êtres vivants. Ils deviennent des produits et leur corps des gigots ou des entrecôtes...

Lorsque l'intrigue s'ouvre, Malo part chercher Iris qui a été victime d'un accident de circulation. Mais en regardant sa jambe blessée, il se rend compte que d'autres pourraient y voir de la viande, et cela lui fait peur. De même que les élevages et les abattoirs sont aujourd'hui dans leur très grande majorité des univers opaques, conçus pour que les horreurs qui y ont lieu échappent à notre regard, les mots eux aussi servent à masquer la violence du réel. Sommes-nous conscients que ces « entrecôtes » et « gigots » dont vous parlez désignent des morceaux de cadavres, les restes d'êtres sensibles que nous faisons tuer en masse pour notre plaisir et sans nécessité profonde ?

Ces mots consolident ce qu'on appelle la dissonance cognitive, c'est-à-dire l'écart que nous voulons creuser entre les prédateurs-tueurs que nous sommes en tant qu'espèce et l'image de bons vivants gourmets que nous aimerions avoir en tant qu'individus. Et là où les corps des

animaux deviennent, dans le langage technique et marchand de la filière viande, des « tonnes équivalent carcasse », le travail des hommes, lui, se compte en « équivalents temps plein ». Ces deux violences sont étroitement liées : ce sont dans les deux cas les individus réels qui sont évacués de la pensée.

Le marketing, la publicité contribuent également à occulter la réalité de la condition faite aux animaux. On exalte la petite ferme à l'ancienne où les poules picorent dans la cour à deux pas de la vache qui voisine dans son enclos. Pourquoi remettons-nous si peu en cause ces images ?

Il me semble que la stratégie de communication de l'industrie alimentaire est double : quand il s'agit de pièces de boucherie, le but est d'éloigner le plus possible l'idée de l'animal concret et de la mort qu'il a subie ; dans le cas de produits comme le fromage, le lait, les œufs, on montre au contraire les vaches ou les poules, dans des décors souvent enjolivés, pour convaincre le consommateur que ces animaux sont en bonne santé et vivent de manière agréable.

Quelles que soient les conditions de production réelles, la filière a de toute manière intérêt à jouer la carte de l'authenticité et du terroir : l'inconscient rural reste fort dans notre pays, nous sommes nombreux à nous voir comme des paysans qui ont émigré plus ou moins récemment en ville – et nous gardons en tête les images de ce qu'était l'élevage avant l'exode rural et la massification du secteur.

Dans une scène d'une rare puissance, vous décrivez froidement l'abattage de filles et de garçons d'une quinzaine d'années. Dans une autre leurs conditions de vie dans un élevage industriel. Vous transposez, sans rien changer, le sort réservé aux animaux de boucherie ?

Ces scènes sont racontées par Malo, qui a travaillé pendant une dizaine d'années à l'inspection des élevages et des abattoirs. Il raconte les contraintes que font peser le productivisme et les exigences de rentabilité, la pénibilité du travail pour les employés, les règles à respecter et les infractions qu'il constate.

Voir des adolescents enfermés dans des cages, entassés dans des camions ou étourdis avant leur mise à mort n'est pas en soi quelque chose d'étonnant pour lui, même s'il est bien conscient qu'ils connaissent des souffrances extrêmes. Mais pour nous, bien sûr, la différence avec nos représentations habituelles est immense. Dans ces descriptions, je me tiens volontairement au plus près du réel, tel qu'il est décrit par des professionnels et des chercheurs, ou visible dans des documentaires : seuls les corps changent, mais le changement des corps change tout.



"Les gens chérissent leurs animaux de compagnie mais mangent la viande d'animaux doués de la capacité de sentir et d'éprouver de la douleur"

Vous montrez la différence que nous faisons entre animaux de compagnie et animaux d'élevage. Jamais nous ne mangerions des chiens ou des chats. C'est notre culture même, ses évidences apparentes auxquelles vous vous attaquez...

Nos rapports avec les animaux se sont construits sur le temps long. Ils ont évolué avec nos modes de vie et d'habitat, et selon les fonctions que nous demandions aux animaux de remplir. Il n'est pas anormal qu'ils soient différenciés, selon les espèces bien sûr, mais aussi selon les aires culturelles et les histoires religieuses : certains hommes mangent les cochons, d'autres non ; certains les vaches ou les chiens, d'autres non.

Ce qui m'intéressait, dans le fait de donner la parole à un narrateur non-humain, dont l'espèce n'est entrée en contact avec la nôtre que depuis assez peu de temps, c'est que ce faisceau de relations entre les hommes et les autres animaux n'a rien d'évident pour lui : il les décrit de l'extérieur, et nous permet peut-être de considérer ce que ces relations ont d'injuste et d'arbitraire. On ne compte plus, dans nos sociétés, les gens qui chérissent leurs animaux de

compagnie mais mangent au quotidien la viande d'animaux pourtant doués, à un degré similaire, de la capacité de sentir et d'éprouver de la douleur.

Votre narrateur prend peu à peu conscience du sort fait aux espèces dominées, les humains en particulier. Et change ses pratiques alimentaires. Avez-vous le sentiment que notre société progresse dans ce sens ?

Le roman raconte en effet l'histoire d'une prise de conscience. Malo Claeys est au départ conditionné à ne pas voir cette violence-là, mais sa rencontre avec Iris lui fait changer d'avis. Alors qu'il vit dans une société qui exerce sa domination sur les autres espèces avec une forme de tranquillité, il se fait peu à peu la voix du dissensus, celui qui dit « *nous nous trompons* », au risque de payer cela d'une marginalisation. Dans nos sociétés, la condition faite aux animaux commence également à devenir une préoccupation importante ; mais à l'échelle globale, la consommation de viande continue d'augmenter, et la sixième extinction massive des espèces se poursuit.

Comme c'est malheureusement souvent le cas, la conscience du problème ne s'amplifie pas aussi vite que le problème lui-même. Nous tuons soixante milliards d'animaux sur terre, mille milliards dans les mers, chaque année, dans le seul but de nous alimenter. Et l'élevage quant à lui est responsable de 14% des émissions de gaz à effets de serre. Dans ce cadre, enclencher une transition alimentaire, parallèle à la transition énergétique et démographique, devient pour nous un enjeu à la fois de survie et de responsabilité éthique. Et au-delà de la réforme nécessaire de notre alimentation : c'est à ce que Derrida appelait la « *guerre à mort aux animaux* » qu'il faudrait mettre fin.



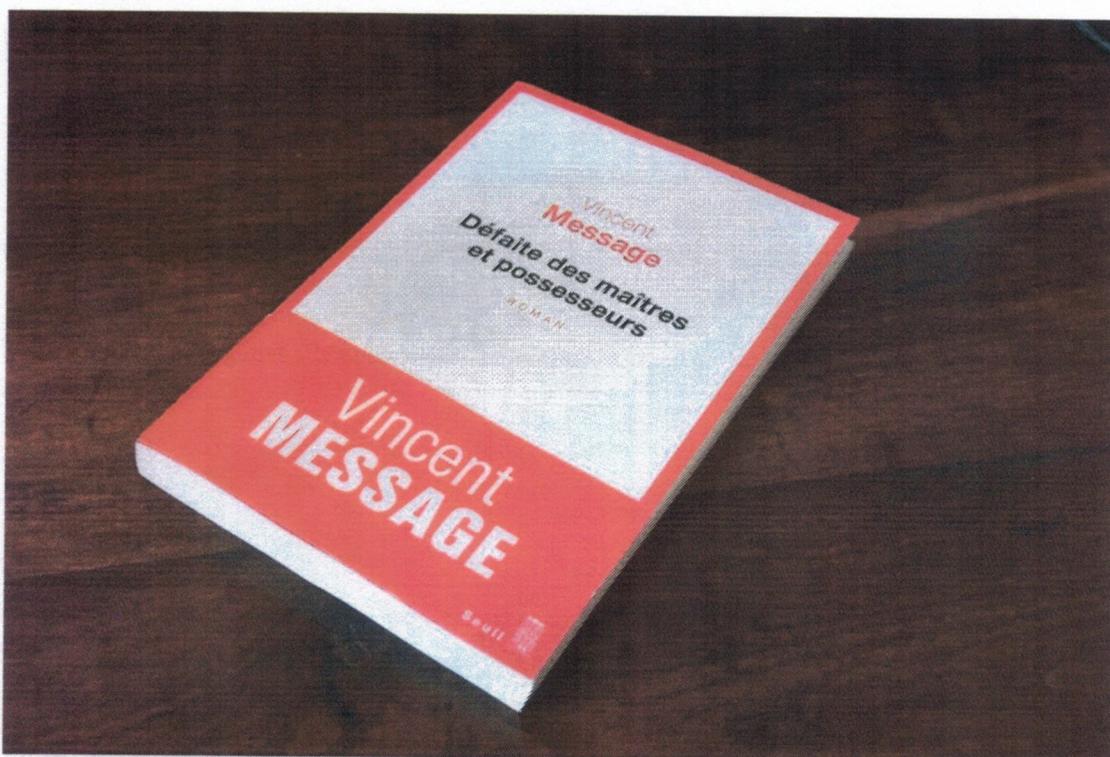
"La démarche de L214 est de mettre en lumière le fait que nous n'avons plus besoin

pour vivre d'assujettir les animaux"

Que pensez-vous des campagnes menées par l'association L214 qui a mis en ligne des images insoutenables d'abattoirs et tout récemment d'élevages de poules pondeuses ?

C'est une association qui me paraît faire un travail très utile. Elle s'appuie sur le droit d'informer pour montrer que les abattoirs et les élevages ne peuvent plus être des boîtes noires, que leurs murs doivent devenir transparents. Il faut une bonne dose de courage pour attaquer de front un lobby aussi puissant. Ce qu'il y a d'intéressant dans la démarche des fondateurs de L214, c'est aussi je crois leur pragmatisme : ils mettent en lumière le fait que nous n'avons plus besoin pour vivre d'assujettir les animaux, que nous devons mettre fin à l'exploitation animale.

Mais comme ils savent qu'un changement d'une telle ampleur ne se produira pas du jour au lendemain, ils s'engagent également dans une politique de petits pas, en aidant les enseignes de la grande distribution à se fournir dans des exploitations où les conditions de vie des animaux sont moins mauvaises, ou en accompagnant les restaurateurs pour qu'ils proposent des options végétariennes et véganes. Ils nous aident donc d'une part à nous informer, et d'autre part à évoluer.



Le titre de votre livre reprend les mots de Descartes dans le *Discours de la méthode*, qui exhortait les hommes à se rendre « maîtres et possesseurs de la nature ». Aujourd'hui c'est ce que vous remettez en cause. L'homme est allé trop loin au péril des autres espèces, de la sienne propre et de la planète tout entière. Que voulez vous dire quand vous parlez de « défaite des maîtres et possesseurs » ?

Les maîtres et possesseurs de la nature, ce sont effectivement les hommes, tels que les a rêvés Descartes dans le *Discours de la méthode*. Ce qui amenait cette expression chez Descartes, c'était

la volonté de développer une connaissance de la nature qui devait permettre d'améliorer le confort des vies humaines. Nous sommes les héritiers de ce mouvement, nous en bénéficions chaque jour. Mais comme il a longtemps reposé sur une vision biaisée de ce que sont les écosystèmes, il se retourne désormais contre nous. Au point que le progrès, aujourd'hui, ne devrait pas consister à aller vers plus de production et de croissance, mais à apprendre à mieux répartir les richesses et à nous limiter.

La défaite des maîtres et possesseurs, c'est celle qui menace le sujet libéral s'il continue d'envisager toute limite comme une restriction insupportable de son énergie et de ses forces. Notre emprise sur les écosystèmes ne détruira pas la planète elle-même : nous sommes dans son histoire un épiphénomène, et elle nous survivra. Mais elle risque en revanche de dégrader de manière terrifiante ses conditions d'habitabilité, pour nous et pour les autres animaux. Et face à cette situation, nous n'avons plus beaucoup de temps : c'est une responsabilité qui peut paraître tour à tour enthousiasmante et écrasante, mais c'est notre génération et la suivante qui doivent se mettre en état de réussir la transition écologique.

A lire

Défaite des maîtres et possesseurs, de Vincent Message, éd. du Seuil, 304 p., 18 €.

Vos avis 6

Ma cuisine s'organise une fois par semaine végétarienne. scandale pour
un nombre de mes collègues (certes je suis flexitarien) Comment vont-ils
s'alimenter sous leur régime strict steak ha hérités ?
Ben ils ont pris un choc et cela est quant à eux un peu...

10 commentaires sur 14 ont trouvé cet avis intéressant.

Trouvez-vous cet avis intéressant ?

merci de cette excellente interview qui pose bien le problème. je vais lire ce

livre qui doit être

MEDIAPART

Défaite des maîtres et des possesseurs : un roman de Vincent Message

29 JUIN 2016 PAR [VGBIO](#) BLOG : CONTRE L'EXPLOITATION DES ANIMAUX HUMAINS ET NON HUMAINS, ET DE LA PLANÈTE

“Et si des extraterrestres asservissaient les humains au prétexte qu’ils sont moins intelligents, conscients, ou que sais-je ? Serait-ce acceptable ?” Reprenant une des objections classiques à l’alimentation carnée, Vincent Message nous livre un récit hors-norme, qui remet en cause l’une des pratiques les plus ancrées dans notre société : le fait de manger les animaux.

Iris est sans papiers. Comme si cela ne suffisait pas, elle vient d’être hospitalisée après un grave accident, et, cerise sur le gâteau, elle est humaine. Ce qui aurait été un privilège à notre époque est devenu un problème. Dans un monde où les humains ont été asservis au même titre que les animaux par une autre espèce, Iris a plus de chances d’être euthanasiée que soignée. Malo Claeys, son maître, va tenter le tout pour le tout pour la sauver.

Si le sujet de ce roman le classe dans la catégorie science-fiction, il en dépasse également les frontières. Tout au long de l’histoire, racontée par Malo Claeys à la première personne, les ressemblances frappantes entre notre monde et le sien se font de plus en plus dérangeantes. En nous mettant à la place des animaux, l’auteur dévoile la schizophrénie morale qui caractérise notre rapport à ces derniers. Si nous sommes capables de les chérir, de prendre soin d’eux et de reconnaître leur sensibilité, nous les élevons et les tuons pour nous nourrir de leurs cadavres. L’organisation de cette nouvelle espèce dominante semble si illogique et injuste vis-à-vis des humains, qu’on en oublierait presque que c’est notre portrait qui est dressé à travers elle. Un portrait bien peu flatteur : par le biais de la description de ce monde, on aperçoit en filigrane les atrocités du nôtre. Les poules encagées, les cochons égorgés, les veaux séparés de leur mère, les chiens et les chats euthanasiés... tous sont remplacés par des humains qui connaissent un sort similaire, tués aux alentours de leurs 15 ans pour la plupart. L’introspection du héros nous entraîne dans une réflexion philosophique et éthique sur la place accordée aux animaux : sa réflexion le mènera d’un point de vue bienveillant mais paternaliste à une conviction égalitaire et antispéciste. Si bien qu’on croirait parfois entendre l’écho des pensées de Peter Singer, le philosophe fondateur du mouvement moderne pour les droits des animaux. C’est d’ailleurs peut-être le cas.

Bien plus que le récit d’un drame entre deux individus, *Défaite des maîtres et des possesseurs* interroge le fonctionnement de notre société tout entière. Y a-t-il une justification morale à la manière dont nous traitons les animaux ? Est-il acceptable de les élever et de les tuer par milliards pour nous nourrir comme nous le faisons ? Après pareille lecture, il nous semble bien difficile de répondre par l’affirmative.

→ Interview de l’auteur (vidéo)

Défaite des maîtres et possesseurs, Seuil, 18 €.

Le Club est l’espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n’engagent pas la rédaction.

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l’utilisation des cookies pour améliorer votre navigation. [Gérer mes cookies.](#)

DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Christine Marcandier / 8 janvier 2016 / Entretien, Livres, Vincent Message

Le grand entretien : Vincent Message (*Défaite des maîtres et possesseurs*)



Vincent Message

« **U**n jour, entre les hommes et nous qui sommes stellaires, il y a eu **rencontre** » : il est difficile de parler en quelques phrases du magnifique second roman de Vincent Message, *Défaite des maîtres et possesseurs* sinon via cette phrase, présente deux fois dans le cours du livre, mettant l'accent sur sa dimension de fable.

Et fable, cette *Défaite* l'est, même si les animaux qui en partie la composent n'ont pas la place qui leur est traditionnellement réservée ; même si le livre tend aussi vers la dystopie ; même si son intrigue ne peut être résumée en quelques traits (c'est le cas de tous les grands romans), pour ne pas mettre à mal sa montée en puissance, ce crescendo vers la révélation d'une inconnue qui porte la lecture comme son sens. Disons simplement que dans un futur proche, dans un monde qui n'est plus tout à fait

le nôtre, qui serait celui que nos erreurs et aveuglements ont construit, Iris, « sans papiers », attend de pouvoir être opérée, après un accident. Malo Claeys tente tout pour régulariser sa situation, alors même que leur vie commune relève de l'interdit, de la clandestinité, que Malo a « transgressé la loi de séparation » entre deux « catégories d'êtres ».

« **A**vant que nous n'arrivions, les hommes avaient parcouru cette planète en tous sens et avaient partout laissé leurs empreintes, même dans les territoires les plus sauvages et à première vue les plus difficiles à domestiquer. Les silhouettes élancées des phares s'accrochaient vaille que vaille sur les rochers de tempête. Une main reconstruisait le cairn éboulé, là-haut, sur les sommets où la neige ne fond pas. Certains d'entre eux s'interrogeaient sur ce que signifiait ce désir d'omniprésence, en manifestaient de l'inquiétude, mais dans l'ensemble cela leur allait bien : c'est une espèce de bâtisseurs ; ils aiment laisser des traces, et supportent même mal à vrai dire qu'elles s'effacent dans l'usure des années et dans le vent en discorde.

Nous les avons observés quelque temps sans nous mêler à eux. Il était inutile qu'ils soient au courant de notre présence tant que nous n'avions pas pris de décision un peu ferme. Fallait-il s'établir ? » (Début du chapitre 2, p. 33)

L'espèce des bâtisseurs, de ceux qui nomment pour mieux posséder, est désormais dominée. Ce pourrait être l'apocalypse, c'est pire : une défaite, l'humanité vaincue pour n'avoir pas su s'adapter aux changements démographiques et climatiques, aux enjeux de la planète, d'en avoir fait « l'invisible, le lointain », « un inconscient où peut être commodément refoulé tout ce que l'on n'a pas envie de garder en tête ou sous les yeux ».

Le roman est cette forme à même de dire le refoulé comme de penser le devenir, de se confronter à une altérité radicale, de remettre en question nos définitions acquises du pouvoir, de la violence, de l'humanité ; il est, quand Vincent Message le modèle, la forme de l'*anticipation*, dans son sens narratif comme éthique et philosophique.

Défaite des maîtres et possesseurs est un livre âpre et nécessaire, d'une rare puissance. Rencontre avec son auteur.



Le titre de ton roman est inspiré, je pense, d'un passage du *Discours de la méthode* de Descartes — « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » — mais cette maîtrise (par le savoir et la science) est ici défaite, un mot commenté d'ailleurs dans les dernières pages du livre. Peux-tu nous en dire plus sur le choix de ce titre ?

Vincent Message : Je crois qu'il y résonne, d'abord, une note de défi et de fantôme. On aimerait bien qu'ils soient défaits, les maîtres et possesseurs, quand on voit le degré de violence qu'atteint leur domination, et l'étendue des ravages environnementaux et sociaux qu'elle produit. Mais ce titre s'ouvre comme un piège.

Car s'il est facile de pointer des responsables au sein des élites socio-économiques mondialisées (je veux dire, facile de les dénoncer, pas de rendre cette dénonciation efficace), il est plus coûteux psychologiquement de s'interroger sur notre part de responsabilité dans l'état de nos sociétés.

Or les maîtres et possesseurs de la nature, plus largement, c'est nous. Ce sont les hommes, tels que, tu le rappelles, les a rêvés Descartes dans le *Discours de la méthode*. Ce qui amenait cette très belle expression chez Descartes, c'était la volonté d'une

“

Nous vivons un état d'urgence écologique, et qui ne va pas durer trois mois. Il est devenu permanent.

philosophie pratique, rompant avec les aspects plus spéculatifs de la philosophie médiévale, et ouvrant la voie à une connaissance scientifique de la nature qui devait permettre d'améliorer le confort des vies humaines. Nous sommes les héritiers de ce projet. Nous l'avons fait, nous continuons à le faire. Mais ce mouvement, parce qu'il a très longtemps reposé sur une vision incroyablement partielle et biaisée de ce que sont

les écosystèmes, se retourne maintenant contre nous. Nous vivons un état d'urgence écologique, et qui ne va pas durer trois mois. Il est devenu permanent.

Le roman part de ce constat et imagine que nous sommes renversés, dessaisis de nos pouvoirs, par une espèce nomade qui vient d'autres régions de l'espace, qui aspire à trouver un abri sur notre terre et se rend compte qu'il est impossible d'y cohabiter avec nous car nous nous y comportons de façon tout à fait irresponsable. Ils se voient donc contraints, pour survivre, de devenir les nouveaux maîtres et possesseurs. Au moment où commence le récit, simplement, le narrateur, Malo Claeys, se met à douter que ses congénères se comportent de façon beaucoup plus raisonnable. Il se demande s'ils ne sont pas en train de reproduire beaucoup de nos grandes erreurs.

Le titre opère ainsi à des niveaux multiples, d'un bout à l'autre du livre. Il y a défaite des maîtres et possesseurs, en un sens, partout où l'aveuglement, la cupidité, l'orgueil que l'on met dans une entreprise se trouvent mis en échec ou mènent à un désastre.

A la page 29, Malo Claeys raconte l'accident dont a été victime Iris, celui qui déclenche en quelque sorte tout le récit, toute l'aventure d'abord rétrospective du livre, et Malo emploie cette expression, évidemment totalement remotivée : « dans le cas d'espèce ». Cela aurait pu être le titre, cas d'espèce ?

Pourquoi pas ! Le roman s'interroge en tout cas sur la manière dont sont tracées les frontières entre les espèces, et dont chaque espèce est traitée. Comment se fait-il qu'il nous paraisse si naturel de nous exempter du lot commun, de nier le continuum qui nous lie aux autres animaux ? Comment se fait-il que nous puissions, en toute bonne conscience, aimer les chiens et tuer les cochons, alors que l'éthologie reconnaît à ces animaux un degré d'intelligence similaire ?

Le lecteur ne comprend que peu à peu, au fil des pages, que le monde dans lequel les personnages évoluent n'est plus tout à fait le nôtre. C'est par détails que l'on perçoit d'abord que tout n'est plus si familier, qu'il y a une inquiétante étrangeté dans ce qui est écrit et narré. C'était important pour toi que le lecteur soit ainsi progressivement dérouté, qu'il perde ses repères donc ses habitudes de pensée ?

Oui. Je voulais d'abord donner des repères, peupler les pensées de Malo des préoccupations qui sont aussi les nôtres, des intonations que nous entendons partout, et n'instiller l'étrangeté que par touches, jusqu'au petit choc que constitue, j'espère, l'ouverture du deuxième chapitre. Quand on veut changer les habitudes de pensée, il faut d'abord en tenir compte, repartir de ces habitudes, ne les déconstruire comme tu le dis que de manière progressive. Si on se situe d'emblée dans de l'étrangeté radicale,

on ne s'adresse qu'à ceux qui se sentent déjà préparés à faire face. L'expérience

“

**nous sommes les nouveaux animaux, et donc
assujettis, méprisés, massacrés comme
beaucoup d'animaux le sont chez nous**

sensible que propose le livre ne consiste pas à dessiner un monde méconnaissable ou nouveau de fond en comble, mais à n'en modifier que quelques éléments, pour voir précisément ce que cela change. Il n'y a plus d'oiseaux. L'air est à peu près partout aussi irrespirable qu'il l'est aujourd'hui à Delhi ou Pékin. Et puis, *last but not least*, nous sommes les nouveaux animaux, et donc assujettis, méprisés, massacrés comme beaucoup d'animaux le sont chez nous. Pour le reste, si j'ose dire, c'est le même monde, décrit tel que nous le connaissons, sur un mode en fin de compte foncièrement réaliste.

Ton roman joue avec le genre de l'anticipation ou de l'uchronie (comme *Les Veilleurs* pouvait jouer des codes du policier). Nous sommes dans un futur sans datation déterminée, de même que l'ancrage géographique demeure volontairement ambigu, dans un à venir de notre planète. Mettre ce futur en récit est bien sûr une manière de nous inviter à regarder le présent autrement. Mais tu ironises aussi, via un personnage sur ces « fictions par lesquelles (les hommes) essayaient d'anticiper, d'exorciser l'angoisse que leur causait l'idée d'une rencontre » avec les habitants d'autres planètes. Désignerais-tu *Défaite* comme un texte d'anticipation ou plutôt comme une fable, ou d'ailleurs dans leur convergence ?

Dans le mouvement de l'écriture, on se pose peu la question des genres. Malo Claeys voit d'ailleurs dans la volonté de classer, d'inventer des catégories aux bords rigides, tranchants, une des manies intellectuelles les plus dangereuses des hommes. Si je porte, maintenant, sur le livre un regard rétrospectif, je crois qu'il joue avec les différents codes que tu évoques. Ce n'est certainement pas de la science-fiction, malgré la prémisse extra-terrestre, puisque science et technologie n'y jouent pratiquement

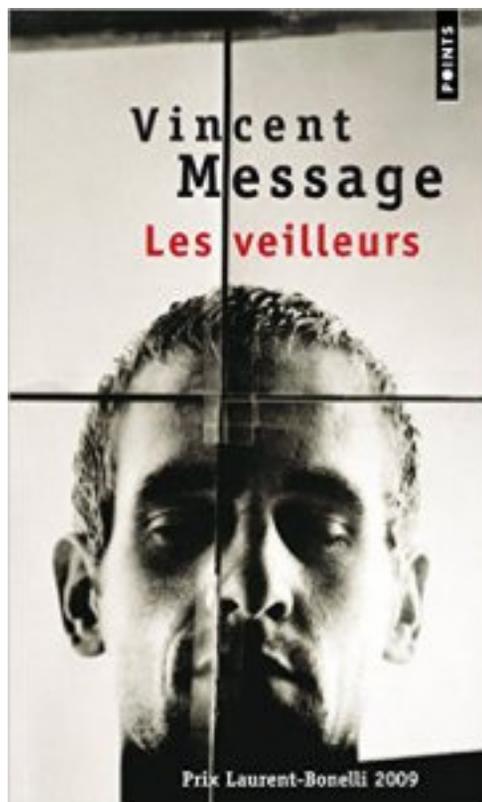
aucun rôle. Cela tient dans une certaine mesure du récit d'anticipation – au sens où le roman s'inquiète de notre avenir, et de tout ce qui le compromet –, mais je ne cherche pas à anticiper les conditions réelles d'une rencontre avec une espèce venue d'ailleurs.

On est plus proche, en réalité, de la dystopie (une utopie, mais repeinte aux couleurs de cauchemar qu'a données à ce genre le XXe siècle) ou du conte philosophique tel

“

**les autres fictifs sont avant tout là pour nous
révéler les autres réels que sont tous les
dominés, tous ceux que l'on maintient au bas
de la hiérarchie des êtres, des petites mains
du capitalisme aux animaux d'élevage**

qu'il a été pratiqué à l'époque baroque ou à celle des Lumières. Voltaire, dans beaucoup de ses contes, ou Swift dans *Les Voyages de Gulliver*, racontent tantôt notre monde à travers le regard d'étrangers radicaux qui en décryptent avec étonnement les usages, tantôt la découverte de mondes inconnus que le regard d'un voyageur issu de nos sociétés va éclairer. Quelle que soit la modalité retenue, l'exploration de ces mondes est avant tout destinée à nous permettre de poser en retour un regard plus critique sur le nôtre. Dans *Défaite des maîtres et possesseurs*, suivant ce principe, les autres fictifs sont avant tout là pour nous révéler les autres réels que sont tous les dominés, tous ceux que l'on maintient au bas de la hiérarchie des êtres, des petites mains du capitalisme aux animaux d'élevage.



Ton premier (et précédent) roman, *Les Veilleurs* (2009), travaillait déjà à cette réflexion sur un devenir de la société, voire de l'humanité. On se souvient de cette phrase, empruntée à La Tour du Pin, « Les pays sans légendes seront condamnés à mourir de froid ».

Y-a-t-il pour toi une filiation entre ces deux romans ? L'un des liens ne serait-il pas cette puissance du roman à inventer des mondes parallèles, via le rêve, le délire ou la fable, pour nous inviter à comprendre et penser notre présent ?

Je ne suis pas le mieux placé pour en juger, mais il me semble que les liens sont nombreux, oui. Dans les deux cas, j'imagine des mondes qui sont de faux jumeaux du nôtre, et qui lui tendent un miroir légèrement déformant. *Les Veilleurs*, en racontant l'histoire de Nexus, un homme marginal et rêveur qui commet un crime de rue, essayaient

“

**séjourner dans cet espace mental qui pourtant
permet seul de s'approprier d'autres
possibles, de réformer la réalité et de ne plus
la subir**

d'interroger la domination écrasante, dans nos sociétés, d'un rationalisme oppressif et étroit, et le peu de place qu'il laisse pour l'imaginaire, le peu de temps qu'il nous laisse pour séjourner dans cet espace mental qui pourtant permet seul de s'approprier d'autres possibles, de réformer la réalité et de ne plus la subir. Dans *Défaite des maîtres et possesseurs*, c'est la domination aveugle que nous exerçons sur le vivant qui se trouve mise en cause.

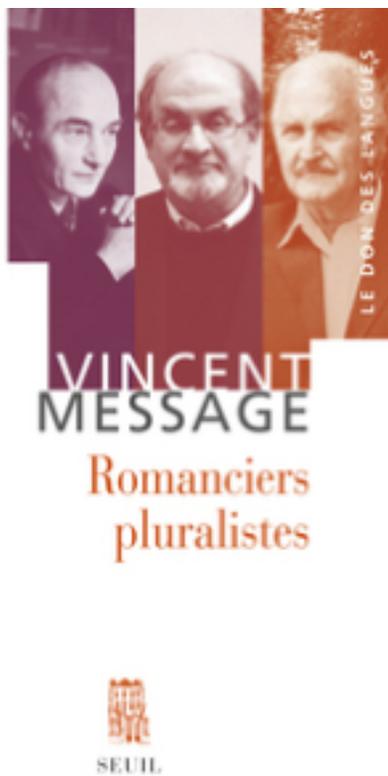
Ce sont aussi, comme tu le soulignes, deux romans du présent. Ils ne se retournent pas sur l'histoire du XXe siècle, mais se demandent où le présent nous mène si nous n'y

changeons rien, si nous suivons sa pente. Cela passe par une esthétique du détour, par un travail de transposition qui permet de poser les problèmes non pas dans leur inscription actuelle, en les articulant à tout un réel politique et social dont la description fine serait une tâche infinie, mais en les résumant à quelques-uns de leurs traits les plus structurels.

“

**J'essaye de pratiquer une littérature inclusive,
c'est-à-dire une littérature vitaliste,
gourmande, qui ne se refuse rien**

Je dirais enfin que j'essaye d'y pratiquer une littérature inclusive, c'est-à-dire une littérature vitaliste, gourmande, qui ne se refuse rien. Qui ne fasse pas de l'action et de la réflexion des sœurs ennemies, ou du travail de la langue et de la construction de l'intrigue des ambitions incompatibles. Une littérature qui reconnaît que l'élaboration d'un suspens, d'une tension narrative courant jusque dans les toutes dernières pages, n'est pas une tâche facile ou de peu de valeur, mais l'un des grands plaisirs et l'un des grands défis de la création romanesque. Mais aussi, à l'inverse, que cette forte présence de l'action n'empêche en rien des passages plus réflexifs, plus lents ou plus méditatifs.



Il me semble difficile de ne pas évoquer, même rapidement, ton essai sur les *Romanciers pluralistes* (Seuil, 2013) dans lequel, pour le résumer à la hache, tu analyses ces auteurs (Pynchon, Musil, Fuentes, Rushdie, Glissant) qui mettent en récit une multiplicité qui est l'enjeu de nos sociétés, une vie en commun rendue complexe par des conflits de valeur, de représentation. Et ces écrivains que tu commentes nous donnent des armes pour penser cette multiplicité, dépasser les apories ou les conflits, tenter de les maîtriser.

Dirais-tu que ton travail de romancier s'inscrit dans cette lignée ?

Par sa structure et par sa forme, *Défaite des maîtres et possesseurs* n'est pas un roman pluraliste. Cela supposerait une multiplicité d'intrigues et de points de vue qui n'est pas présente dans le roman, puisqu'il est porté de bout en bout par le récit de Malo Claeys. Ce que j'essaye d'y donner à voir, ce n'est pas une société menacée par la trop grande diversité des valeurs que des groupes concurrents y expriment, mais une société au contraire mise en danger par son homogénéité, par l'arrogance tranquille des formes de domination qui s'y exercent, par sa faible capacité à se remettre en cause.

Malo Claeys est l'homme du dissensus. À cause de ce qu'il a vu au cours de ses années de travail à l'inspection des élevages et des abattoirs, grâce aussi à sa rencontre avec Iris et à tout ce qu'elle change en lui, il est celui qui commence à dire « nous nous trompons », et à payer cela d'une marginalisation.

Cela étant, la fréquentation au long cours des romanciers que tu cites, tout le travail développé dans cet essai m'ont moi-même transformé en un pluraliste convaincu. Et s'il y a un moment dans le roman où cela apparaîtrait, c'est sans doute lors du débat sur la fin de vie à l'Assemblée, où je cherche à donner la parole à chacun, et y compris aux adversaires de Malo, en mettant en évidence la force et la puissance de leur discours. Car un des traits définitoires de l'esprit pluraliste, c'est bien de parier que la diversité des points de vue est féconde, donc de reconnaître une part de légitimité aux opinions même de gens qu'on tient pour des adversaires idéologiques, de leur donner raison aussi longtemps qu'on le peut avant de marquer à partir de quel point, de quel franchissement de ligne rouge on ne peut plus que leur donner tort.

Au chapitre 4, tu mènes, via l'un des personnages, toute une réflexion sur la

fascination de l'espèce humaine pour le fait de « nommer ». Donner des noms à ce que l'on découvre ou voit pour la première fois, à ce que l'on invente ou répertorie. Et le personnage ajoute que cette manie de nommer est une manière d'être « en surplomb de tout le réel », de penser le dominer. Or le roman nomme lui aussi, met en mots et en images. Il y a aussi tout le passage sur la question des langues (la langue comme rapport à l'autre, manière de le comprendre mais aussi de le dominer). Dirais-tu que *Défaite des maîtres et possesseurs* est travaillé par cette question du langage, *pharmakon*, entre poison et remède ?

Je n'y avais pas pensé sous cet angle, mais c'est sûrement très juste. La langue en elle-même n'oblige pas à grand-chose. Elle laisse, en tout cas en littérature, des marges de manœuvre très acceptables. Le problème est plutôt celui des mauvaises pentes sur lesquelles ses usages dominants nous placent. Je suis particulièrement critique, de ce point de vue, de l'aspect d'évidence que les substantifs donnent à toute chose. Les mots de « nature » et « culture », par exemple, tels que nous les avons constitués en pôles antagonistes, laissent penser que ce sont deux domaines de la vie séparés, et que nous

“

Ce singulier collectif dont il faut je crois toujours se méfier, et qui crée une homogénéité aberrante

pouvons considérer à distance comme si nous n'y appartenions pas. Ou bien le mot « animal », avec ce singulier collectif dont il faut je crois toujours se méfier, et qui crée une homogénéité aberrante, comme si nous devions penser selon les mêmes modalités ce que sont les fourmis, les vaches, les huîtres et les orang-outans.

Souvent, la violence des mots tient à ce qu'ils sont conçus pour masquer la violence du réel. Est-ce que nous sommes conscients que les mots « entrecôte », « gigot », désignent des morceaux de cadavres, les restes inanimés d'êtres intelligents et sensibles que nous faisons tuer en masse pour de brefs moments de plaisir gustatif ? Ils ont été inventés, très nettement, pour consolider ce qu'on appelle en éthique animale la dissonance cognitive, c'est-à-dire l'écart que nous voulons creuser entre les

Souvent, la violence des mots tient à ce qu'ils sont conçus pour masquer la violence du réel.

prédateurs-tueurs que nous sommes en tant qu'espèce et l'image de bons vivants gourmets que nous aimerions avoir en tant qu'individus. Mais s'interroger sur des expressions comme « plan de sauvegarde de l'emploi » ou « coût du travail » révélerait des mécanismes de violence tout à fait similaires.

Dans ce cadre-là, faire parler notre langue humaine à un narrateur qui n'appartient pas à notre espèce et qui vit dans un contexte qui n'est plus historiquement le nôtre permet de redonner aux mots une labilité, un tremblement d'incertitude, et de faire en sorte que le lecteur ne les tienne plus pour acquis. Quand Malo Claeys dit « nous », à qui se réfère-t-il ? Quand il parle de « femme de compagnie », qu'est-ce qu'il entend par là ? À quoi cela ressemble-t-il, ce qu'il écrit, quand il écrit « corps » ou « visage » ?

***Défaite des maîtres et possesseurs* voit donc l'homme perdre sa domination du vivant et nous invite, nous les humains, à nous penser comme une espèce et comme « monde d'hier » (p. 63). A nous penser à la place d'autres espèces, animales, que nous dominons, ou pensons dominer. Une espèce menacée par sa « gestion » du climat. Tu écris, « il ne leur aurait fallu, au rythme où ils allaient que cent cinquante ou deux cents ans pour rendre la planète inhabitable, engendrer un déclin subit de leur population, et pour finir sans doute se rayer eux-mêmes de la carte ». C'est pour toi l'un des enjeux fondamentaux de notre présent ?**

C'est une réflexion indispensable, du moins si nous voulons survivre. Nous sommes en train de rendre le monde invivable à une vitesse inouïe. Le succès de la COP 21 recrée un peu d'espoir à cet égard, mais encore faut-il que les engagements qui y ont été pris se traduisent rapidement en actes. On en parle encore assez peu, mais la question animale est au centre de cette crise écologique. Nous organisons l'exploitation à mort des animaux. Nous en tuons soixante milliards sur terre, mille milliards dans les mers, chaque année, dans le seul but de nous alimenter. L'élevage est responsable de 14%

**C'est une réflexion indispensable,
du moins si nous voulons survivre.**

des
émissions
de gaz à
effets de
serre.
Nous
vivons,
aussi, à
l'époque
de la
sixième

extinction massive des espèces (la dernière, qui a vu s'éteindre les dinosaures, remonte à soixante-six millions d'années), et notre mise en coupe réglée des écosystèmes de la planète en est largement responsable. C'est une guerre à mort que nous menons partout aux animaux. Si nous ne changeons pas de direction très vite, nous allons vers un monde sans animaux – avec pour conséquence de second tour, parce que nous dépendons tout comme eux de l'équilibre des écosystèmes et de la biodiversité – soit un monde sans hommes, soit un monde où les hommes ne pourront plus vivre que dans de très mauvaises conditions. Il n'y a pas, si on réfléchit sérieusement à cela, et qu'on arrive à surmonter le vertige inévitable que cette pensée provoque, de question plus importante. Et c'est pour cela que la littérature doit s'y confronter, comme tous les autres domaines de la pensée.

Parmi les questions politiques que soulève ton livre, il y a, et ce dès les premières pages, celle des « sans papiers », à travers la « vie sans papiers » d'Iris. « C'est que ce monde ne plaisante pas avec la question des papiers. Cela fait longtemps qu'être quelqu'un ne suffit plus. Il faut porter sur soi la preuve de qui l'on est, afin de pouvoir montrer en quelques seconde qu'on a le droit d'être où on est » (p. 51-52). Là encore, c'est un enjeu fondamental, pour toi ?

La question ne se pose pas de la même manière pour Iris, pour nos immigrés économiques ou pour les réfugiés qui demandent le droit d'asile. Sans dévoiler trop d'éléments de l'intrigue, on peut dire qu'Iris fait partie d'une sous-espèce à laquelle on ne reconnaît aucun droit, et que c'est le mouvement par lequel elle essaye de quitter cette condition et de s'agréger à une catégorie légèrement plus favorisée qui lui donne ce statut de clandestine.

Ce qui est sûr, c'est que dans ce monde comme dans le nôtre, il y a des lieux où on ne peut pas vivre. Ceux qui prétendent interdire à d'autres de franchir des frontières leur disent, ni plus ni moins : tu resteras là où le hasard t'a fait naître même si c'est un lieu impossible.

Ce qui est sûr, c'est que dans ce monde comme dans le nôtre, il y a des lieux où on ne peut pas vivre. Ceux qui prétendent interdire à d'autres de franchir des frontières leur disent, ni plus ni moins : tu resteras là où le hasard t'a fait naître même si c'est un lieu impossible, même si cela te condamne au malheur, à la torture ou à la mort. Interdire de franchir les frontières, refuser d'accueillir, on ne peut pas se voiler la face : c'est très souvent une manière pudique de condamner à mort.

La réflexion centrale du livre est sans doute celle de l'humain. Ce qui fonde la spécificité de l'espèce humaine, ce qui fait, peut-être sa force mais ce qui est aussi sa faiblesse (et que l'on tend à grandement oublier). Plusieurs fois il est dit qu'il y a trop d'hommes sur terre, que la nouvelle domination de la planète a été accompagnée d'une « remise à plat de la politique démographique ». C'est là encore une réflexion qu'il nous faut mener ?

La société que met en scène le roman est très sensible à ces questions. Parce que les nouveaux venus savent que l'autorégulation est une condition de la survie à long terme, ils ont créé des lois qui interdisent, au-dessus d'un seuil critique, de donner naissance à plus d'un enfant. C'est la raison pour laquelle Malo et sa femme Saskia ont un fils unique, Yanis, et se mettent à penser qu'accueillir Iris chez eux aura au moins l'avantage de lui faire de la compagnie.

Je connais mal les questions démographiques, mais elles m'intéressent de plus en plus et me paraissent très largement sous-représentées dans le débat public. Il faut dire qu'une réflexion approfondie sur ces problèmes conduirait sans doute les politiques à proposer des mesures encore autrement plus impopulaires que l'austérité ou la flexibilité du marché du travail. Il suffit de voir la difficulté qu'a eu la Chine à imposer la politique de l'enfant unique, le traumatisme causé en Inde par la campagne de stérilisation forcée des années 1970, ou les cris d'orfraie qu'on pousse en France quand il est question de réformer les allocations familiales. Mais justement : c'est quand un discours est difficile à tenir pour un politique, parce qu'il le mettrait structurellement en minorité, que les intellectuels, les artistes, les militants doivent prendre le relais et donner de la voix.



Ta question me ramène à mon admiration pour Lévi-Strauss. Il faisait partie de ces penseurs très attentifs à la démographie. Il répétait souvent qu'il était né, en 1908, dans un monde qui comptait un milliard et demi d'hommes, qu'il allait devenir centenaire dans un monde qui en comptait plus de six milliards, et que cela n'avait plus rien à voir, que cela nécessitait de tout repenser. Dire que nous sommes trop nombreux sur Terre, et que ce n'est pas soutenable, et que c'est cause de dommages qui risquent de s'avérer

irréparables, cela me paraît de

l'ordre de l'évidence. Nous devons renoncer soit à la croissance démographique, soit aux éléments les plus énergivores de notre mode de vie : les déplacements illimités, la société de consommation, l'alimentation carnée. Nous ne pouvons pas, sans inconséquence gravissime, prétendre ne nous limiter dans aucune de ces directions.

Si l'on creuse un peu, il apparaît vite que ce sont les riches qui polluent le plus, par leur mode de vie, la fréquence de leurs voyages, leurs choix d'alimentation. La pauvreté, à l'inverse, est une sobriété forcée. Le nœud du problème, son ironie tragique, c'est que la condition à laquelle la majorité des gens aspire est simplement, dans l'état actuel des technologies, la condition de gros pollueur. Et ce désir d'aisance

ou de mobilité est parfaitement légitime quand il ne tourne pas à la surconsommation névrotique. Pour pouvoir lui donner libre cours, simplement, il ne faut pas être trop nombreux. Quand bien même, d'ailleurs (et c'est je crois une hypothèse optimiste) la

“

On ne peut pas confier aux seuls progrès technologiques, aux seuls gains d'efficacité énergétique le soin de répondre aux défis du nouveau régime climatique. C'est une manière de se déresponsabiliser, et qui n'est pas à la hauteur de la situation.

population mondiale se stabiliserait dans les décennies à venir, nous devons apprendre à nous limiter. Ce n'est pas commode à penser, car se limiter est une des choses les moins spontanées, les plus difficiles au monde : cela paraît tout de suite s'apparenter à une négation de la vie qui nous anime. Mais on ne peut pas confier aux seuls progrès technologiques, aux seuls gains d'efficacité énergétique le soin de répondre aux défis du nouveau régime climatique. C'est une manière de se déresponsabiliser, et qui n'est pas à la hauteur de la situation.

La question posée est aussi celle de la révolte, de la contestation d'un ordre que l'on refuse. Léo Ostias mène un combat contre la domination, il œuvre à la « reconquête », via des tags, il veut « écrire et dessiner sur les murs, lancer sur les réseaux des phrases qui se répandent plus vite que les virus », mais la beauté de ces gestes ne change rien. Et tu écris « Quand les symboles restent seuls, ne sont pas suivis d'effets, on se met à comprendre qu'un symbole a de la force mais qu'un pur symbole n'en a pas ». Pourrais-tu commenter et expliciter cette phrase ?

Les hommes s'organisent en effet pour lutter contre la domination dont ils sont victimes. Léo Ostias, qui jouit pourtant, en tant qu'ingénieur, de plus de liberté que les ouvriers de l'usine où il travaille, fait partie de ceux qui cherchent à recruter et à

mobiliser. Mais il a le sentiment qu'il n'y a aucun bon moyen d'agir. La critique radicale que les résistants autour de lui peuvent exprimer, en graphant les murs, en écrivant, n'atteint qu'une audience tout à fait marginale. La lutte armée ne leur paraît pas une option, à la fois parce qu'elle est contraire à leurs valeurs et parce qu'elle mènerait à une nouvelle répression. Le pur symbole, c'est celui qui appartient à une logique du geste, celui dont les auteurs, refoulant la logique de l'impact ou de l'efficacité, cherchent à toutes forces à ne pas voir que leur discours n'embraye pas sur le réel.

Est-ce à dire qu'il est, aujourd'hui, une réflexion nécessaire, aussi, sur les moyens de combattre un ordre du monde sans doute obsolète, une manière d'être au monde (en rapport à la planète, aux autres espèces), d'« entrer en résistance » (112) à inventer ?

Je crois, oui. La difficulté, c'est que c'est aussi contre nous-mêmes qu'il nous faut désormais entrer en résistance. Contre notre inertie, contre nos habitudes de pensée, contre nos trop grands appétits. On peut, de prime abord, se sentir impuissants face au désastre écologique. Mais la réalité, c'est que nous avons du pouvoir. Un pouvoir très

“

C'est aussi contre nous-mêmes qu'il nous faut désormais entrer en résistance

restreint, mais un pouvoir tout de même. Nous l'exerçons que nous le voulions ou non, même quand nous avons l'impression de poursuivre seulement notre vie ordinaire. Nos choix individuels ont de grands effets systémiques. Et à partir de là, la question n'est pas de savoir si notre force d'agir suffit, mais dans quelle direction nous voulons l'orienter : vers une continuation de ce présent qui nous mène à la catastrophe, ou vers une réforme radicale de notre façon de produire, de consommer, de répartir les richesses au sein de notre société ?



Vincent Message

Dès les premières pages du livre (40-41), tu écris : « l'invisible, le lointain, ils (les hommes) s'en servent comme d'un inconscient où peut être commodément refoulé tout ce qu'on n'a pas envie de garder en tête ou sous les yeux ». Dirais-tu que tu espères de ce roman qu'il nous mette sous les yeux tout ce que nous voudrions refouler, ne pas voir et penser, nous mener à cette réflexion qui est celle de Malo, « ne plus compter au nombre des attentistes, des spectateurs, des trop confiants, mais de grossir le petit nombre des voix qui disent qu'il y a scandale, aberration, horreur, de faire grandir le nombre de ces voix, et de faire en sorte qu'elles s'élèvent, qu'elles soient de plus en plus hautes, de plus en plus fortes » ?

Ce serait là un très grand espoir. On peut mettre ce genre d'espoirs dans des romans, mais il faut s'attendre à ce moment-là à ce qu'ils soient vite déçus. Le roman raconte l'histoire d'une prise de conscience, celle de quelqu'un qui change de point de vue sur la domination, qui se rend compte qu'il ne peut plus se soucier seulement d'acquérir du pouvoir ou de rechercher des plaisirs, mais qu'il lui faut s'interroger sur les destructions concrètes et irréversibles que les rapports de force en vigueur

**C'est en ce sens un livre qui voudrait aussi,
très nettement, inciter à l'action, à une
réforme de nos conduites.**

engendrent. J'y fais le pari d'une certaine frontalité, et c'est en ce sens un livre qui voudrait aussi, très nettement, inciter à l'action, à une réforme de nos conduites. Mais je sais aussi combien c'est difficile. Parmi les lecteurs qui, en lisant ce livre ou d'autres sur le même thème, se sentiront convaincus que la souffrance que nous infligeons aux animaux est horrible, que notre domination sur le vivant est en train de tourner au désastre, que nous ne voudrions pour rien au monde subir ce que nous leur faisons subir, combien changeront ensuite de comportement dans le réel ? Un nombre très faible, sans doute. Un nombre peut-être infime. Mais ce n'est pas grave. Nous sommes dans une situation, je crois, où il ne faut pas se plaindre des limites de nos forces, de notre grande faiblesse, mais tout simplement faire sa part.

Vincent Message, *Défaite des maîtres et possesseurs*, éd. du Seuil, 2016, 297 p., 18 € — Lire un extrait en pdf

Le mercredi 13 janvier 2016, rencontre avec Vincent Message à la **librairie Charybde** (Paris 12e) à 19h30.



Partager :



Sur le même thème



Vincent Message : Des démons majeurs (Défaite des maîtres et possesseurs)

Dans "Livres"



Vincent Message : Des



Rencontre de l'Ogre : Entretien avec Aurélien Blanchard et Benoit Laureau

Dans "Editeurs"



Rencontre de l'Ogre :



Les coulisses de la rédaction (15) et l'ABCdaire de Laurence Bourgeon

Dans "Les coulisses de la rédaction"



Les coulisses de la

démons majeurs (Défaite des maîtres et possesseurs)

Dans "Livres"

Entretien avec Aurélien Blanchard et Benoit Laureau

Dans "Editeurs"

rédaction (15) et l'ABCdaire de Laurence Bourgeon

Dans "Les coulisses de la rédaction"

Publié dans Entretiens, Livres, Vincent Message et tagué animaux, Écologie, écosystème, éditions du Seuil, éthologie, Claude Lévi-Strauss, conte philosophique, Défaite des maîtres et possesseurs, Descartes, Discours de la méthode, dystopie, entretien, espèce, Fuentes, Glissant, interview, La Tour du Pin, Les pays sans légendes seront condamnés à mourir de froid, Les romanciers pluralistes, Les Veilleurs, Les Voyages de Gulliver, littérature française, Malo Claeys, Musil, Pynchon, récit d'anticipation, Roman, Rushdie, Swift, Vincent Message. Ajoutez ce permalien à vos favoris.

 Suivre DIACRITIK

Recherche...

Rechercher

En vues



Marginalia de Melville

	mark	✓	check
∩	marked twice	W	double checked
≡	double marked	W	triple checked, etc.
≡	triple marked, etc.	✓	checked and marked
—	underline	□	rectiling box
—	double underline	∩	fat
x	x	∩	double x
}	bracket	.	dot



Articles récents

Pasolini corsaire

Walter Kirn : Conte de fait (Mauvais sang ne saurait mentir)

Elizabeth Harrower : « Son avenir appartenait au passé » (Un certain monde)

Abécédaire de Patrick Varetz

Papier à bulles (2) : lu(s) et approuvé(s)

Archives

février 2016 (25)

décembre 2015 (112)

octobre 2015 (153)

janvier 2016 (112)

novembre 2015 (114)

septembre 2015 (74)

Suivez-nous sur Facebook



The image shows a Facebook page widget for 'Diacritik'. On the left is a square profile picture with the letters 'DK' in a bold, serif font. To the right of the profile picture, the name 'Diacritik' is written in a blue font, with '2096 mentions J'aime' in a smaller, grey font below it. At the bottom of the widget, there are two buttons: 'J'aime cette Page' with a blue Facebook 'f' icon and 'Partager' with a blue share icon.

Suivez-nous sur Twitter

DK Diacritik
@Diacritik_Mag

1h

Pasolini corsaire diacritik.com/2016/02/09/pas...
pic.twitter.com/97MTpcsNPX



Tweeter à @Diacritik_Mag

A l'écoute



“DIACRITIK sur Vimeo.Audio”



1. “DIACRITIK sur Vimeo.Audio”

5:11

1. “DIACRITIK sur Vimeo.Audio”

5:11

Pages

CGU

Diacritik !?

Dossiers

Ecouter

FMR-ID

Lire

Propulsé par WordPress.com. | Thème Hive.

[Accueil](#) • [Newsroom](#) • [Mentions légales](#) • [Nous contacter](#)

DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Johan Faerber / 4 février 2016 / Livres, Vincent Message

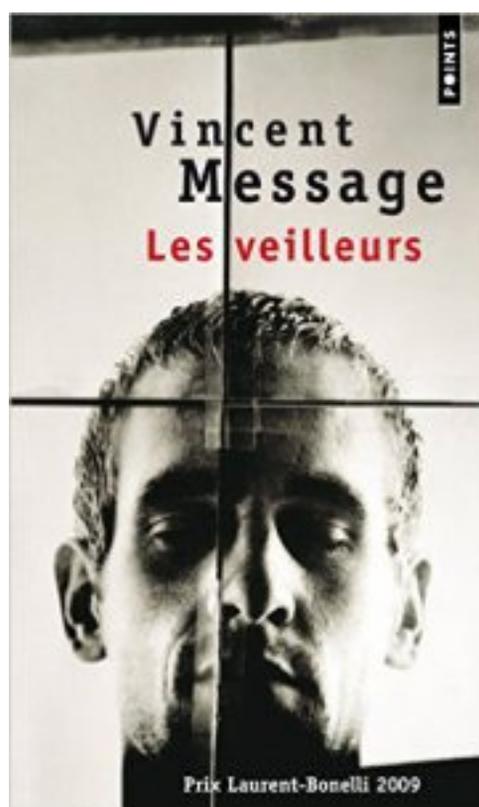
Vincent Message : Des démons majeurs (*Défaite des maîtres et possesseurs*)



Vincent Message

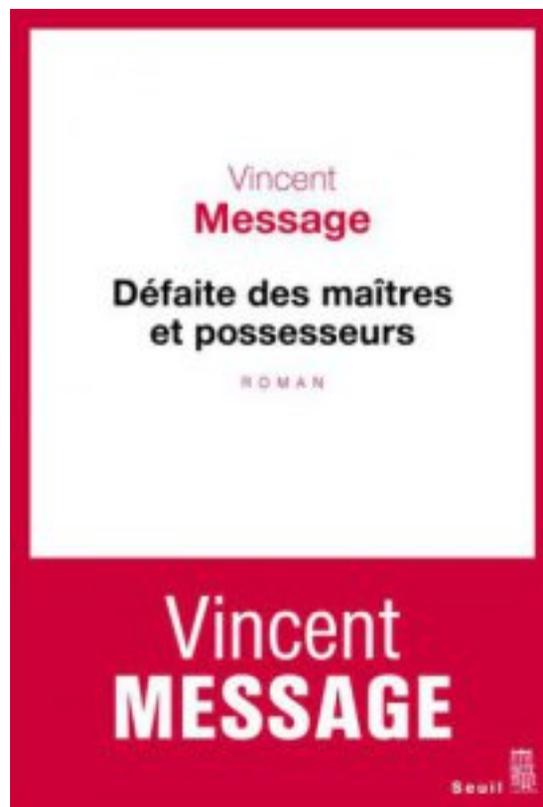
« L'homme est une maladie mortelle de l'animal » déclarait Alexandre Kojève dans un élan hégélien dont il portait en lui l'exigeante intimité afin de témoigner de ce qu'est devenu l'homme dans une histoire terriblement inexorable et achevée, afin de définir ce qui reste d'humain, après que, hagards de triomphe, les hommes ont consumé leur noir temps d'histoire sur terre : afin de dire combien, au crépuscule aride de notre temps, l'homme est *l'espèce négative* du vivant. Nul doute aucun qu'une telle sentence qui installe le conflit entre l'humanité et l'animalité de l'homme comme le conflit politique premier de tout être pourrait rigoureusement figurer en exergue parfait à *Défaite des maîtres et possesseurs*, second roman d'une vive beauté de Vincent Message, paru cette rentrée d'hiver au Seuil.

De fait, dans le sillage affirmé d'un premier roman remarqué *Les Veilleurs*, de rêves et de vies parallèles mêlés, et dans le geste prolongé d'une pensée critique de *Romanciers pluralistes*, riche essai sur le pluralisme romanesque devant une modernité désorientée et irrésolue, *Défaite des maîtres et possesseurs* de **Vincent Message** livre un roman à la forte intrigue, un récit emporté dans une histoire qui redonne à l'épaisseur romanesque son plein sens. S'y dévoile, en effet, un univers guidé par l'intensité d'un dépaysement tant des hommes que du temps car l'histoire qui est contée est celle d'une anticipation, d'un roman non tant de science fiction que de fiction entendue comme science à la fois des questions du vivant, des hommes et du récit : *la fiction comme politique du sens et de nos devenirs*.



Tout débute ainsi à la lisière ténue d'un monde que nous semblons connaître, qui prend l'apparence tranquille de notre monde même, où la narration paraît s'installer dans une phrase qui, sans faille, s'offre dans une transparence impavide qui bientôt pourtant se ternira. Comme cherchant à ne sciemment pas s'exhiber, pour dire le lisse avant de dire la déchirure flagrante du monde, le roman de Message semble tout d'abord répondre d'un *récit clair* à la phrase limpide qui veut ne pas se faire entendre, tenir ses mots à la lisière de leur matérialité, dire sans toucher les mots eux-mêmes. C'est Malo Cleys qui parle ici : traversé de « petites douleurs insaisissables mais opiniâtres », il est le profond narrateur, la voix claire mais bientôt d'ombre, encore sans visage distinct qui raconte posément son retour de l'hôpital où d'Iris, une jeune femme visiblement blessée, il est allé, impuissant, visiter les souffrances et craint très vite une mort peut-être toute proche. Cette jeune femme, qui lui donne « le sentiment d'exister plus », paraît partager sa vie ou tout du moins vivre avec lui dans l'étendue moderne d'une existence neutre et standardisée où Malo joue un rôle politique, faisant partie d'une commission d'éthique, de celles qui président aux rédactions de textes de lois. Le roman voudrait alors se donner dans le lumineux et grand récit tout

d'évidence d'une intrigue presque domestique, où l'amour prend sa tendre et irrévocable part.



Pourtant, peu à peu sinon très vite, le monde que donne à voir Vincent Message prend l'épaisseur et l'inquiétude sourde et bientôt flagrante d'un étonnement sans retour : le temps qui se dit là n'est plus le nôtre, les hommes qui parlent ne sont pas des hommes, l'espèce humaine n'y est plus la Voix de la Narration. Ainsi le roman débute-t-il dans un temps très avant de nous mais qui ressemble au nôtre jusqu'au malaise, dans un futur anticipé si loin et pourtant si intime au nôtre que Malo Cleys paraît d'abord être un homme parmi les hommes. Mais Malo n'est pas un homme. Malo est un être stellaire, un être venu d'ailleurs, un être qui peut dire « nous autres stellaires », venu d'une autre planète, d'une autre étoile. Un être qui arrive bien *après* les hommes, bien *après* l'humanité, qui surgit bien *après* que les êtres stellaires, ses ancêtres, ont dominé les hommes, les ont massacré sans répit après les avoir envahi, ont réduit ces mêmes hommes qui restaient à l'état de servitude et d'intense barbarie où les hommes ont toujours eu coutume, depuis que l'homme est humain, de tenir les animaux. Mais Iris, quant à elle, est bel et bien une humaine, reculée dans une parole qui ne vient jamais à la surface exacte de la narration dans la mesure où, comme tout humain désormais, elle se range dans l'effroi de cette catégorie des êtres de compagnie que sont devenus les hommes puisqu'à présent, dans ce futur malaisé où jette la narration, il existe « trois catégories d'hommes : ceux qui travaillent pour nous ; ceux qui s'efforcent de nous tenir compagnie ; ceux que nous mangeons. » De la différence irrémédiable de l'homme, terriblement inférieur aux stellaires, se noue l'intrigue car, coûte que coûte, contrevenant à tout et, en particulier, à son espèce, Malo veut sauver Iris, veut la tirer de sa condition, de ses blessures, de sa perte : il veut, envers et contre tout, sauver celle qui pour lui vaut la vie.

S'ouvre dès lors un riche roman nourri d'actions et de tumultes où la fiction se donne comme l'ivresse indéfectible du déploiement romanesque, la joie de son dépliement des possibles dans la mesure où Malo enfreint bientôt toutes les règles, se jette avec une ardeur rare au cœur de tous les dangers, défiant tour à tour les pourvoyeurs de faux papiers et autres bracelets électroniques pour Iris, les politiciens et les lobbyistes de tous bords pour sauver légalement Iris ou s'affrontant encore à des hordes sauvages de stellaires assoiffés de la tendre et délicieuse viande humaines qu'exposent à nu les blessures d'Iris. Malo, l'être stellaire si proche des hommes, se donnera ainsi comme le sauveur à la fois inespéré et contrairement désespéré de l'homme et de l'humanité dans l'homme. Si bien que, derrière une telle intrigue aussi bien policière que picaresque où l'homme s'affronte à ce qui, dans l'homme, se dit l'ardeur d'un débat sans répit sur le devenir du monde et la promesse insurmontable que nous vivons dans l'imminence aveugle et violente de sa faillite, sa catastrophe écologique et sa déshérence humaniste sans recours qui nous guette de son impérieuse certitude si les hommes ne prennent pas rapidement conscience de leur part active du désastre, de ce que le roman nomme « le chaos de la vie qui veut vivre ». Car, chez Message, depuis la question de savoir si « les hommes s'en voulaient, eux, de saloper la planète au nom de leurs appétits prétendument inextinguibles », l'épique devient l'outil sinon l'ultime ressort de l'articulation dialectique des problèmes et le confiant appel à l'embrasement philosophique du questionnement.

Car, à mesure que l'histoire s'avance en soi, que se donnent à lire l'horreur des hommes, cette espèce « qui occupait le sommet de la chaîne alimentaire (...) avec autant de gâchis, de morts inutiles », *Défaite des maîtres et possesseurs* ne se présente pas tant comme un roman que comme une *fable*, à savoir, dans une longue et intransigeante tradition héritée de Phèdre et de La Fontaine, une histoire qui, depuis sa folle énergie à conter, mue la puissance de divertissement en une imparable science de l'instruction, où l'épique devient la nervure verbale d'un vœu didactique inouï par lequel Malo devient *le personnage porte-concept* d'une défense ardente de l'urgence écologique. Mais, au rebours violent de Phèdre et de La Fontaine, la fable chez Message s'offre comme une *fable noire*, se donne comme une fable du renversement des valeurs systémiques et culturelles : les hommes y sont devenus des animaux, et les animaux sont devenus des hommes, ou des presque hommes ou des plus qu'hommes. Les places sont inversées et détruites. La fable s'est muée en destin sombre de la fable même par laquelle les hommes du poème, à force de jouer de la personnification, ont fini par eux-mêmes devenir les animaux de la fable de Malo comme si le destin humain en était remis, à l'envers nu de La Fontaine, à une effroyable *animalisation des hommes*, une figure d'analogie par laquelle l'homme n'est plus l'identique de lui-même mais l'analogie perdu et solitaire des animaux qu'il a asservi depuis des millénaires : il vit sa propre et coupable tragédie qu'il n'a su voir venir et se tient dans

l'indépassable *fatum* de soi.

Et si, pour Message, le monde de Malo et d'Iris est entré dans la diction de sa fable noire, c'est qu'un argument philosophique majeur sinon fondateur a été ébranlé, a jeté les hommes dans le désert et la détresse d'eux-mêmes, un argument où le philosophique s'est mué en culturel sinon civilisationnel, à savoir l'affirmation rutilante si célèbre de Descartes dans le *Discours de la méthode* selon laquelle les hommes seraient maîtres et possesseurs de la nature. Le temps de Malo se mue en temps noir de la certitude cartésienne révolue, le temps de la *Fin de l'histoire*, car les hommes, ceux à propos desquels Malo se demande « jusqu'à quand une vie d'homme mérite d'être vécue », vivent après la phrase de Descartes, très loin dans un temps sans visage tant ils ont achevé de jouir de tous les fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent. Dans le roman de Message, chaque homme serait désormais parvenu au bout de cette folle histoire dont l'homme serait à la fois l'auteur présumé et l'assassin avéré, par où les hommes sont désormais réduits à la défaite d'eux-mêmes par les stellaires. C'est ce qu'explique sans ambages Malo : « De toutes nos manières de dominer, d'être les maîtres et possesseurs, celle qui les fait le plus frémir, par voie de conséquence, et qui nous vaut d'être appelés des démons, c'est l'habitude que nous avons prise d'élever un grand nombre d'entre eux pour consommer leur chair ». Tramée du tragique de l'impuissance humaine à s'affronter à son propre désastre, le roman de Message se livre comme *la fable de la Fin de l'ère anthropocène*, cette nouvelle ère géologique dans laquelle nous vivons depuis 1945, celle qui, faisant hagarde suite à la fameuse ère holocène, installe l'homme comme principale force géologique de la terre, où la force devient une puissance aguerrie de destruction, où, de catastrophes écologiques en destruction d'écosystèmes, l'homme a agi en quelques décennies sur des millions d'années d'évolution de la terre pour faire de manière spectaculaire une révolution écologique signant une fin prématurée de son temps propre à être dans le monde et le monde à être à lui-même.

Michel Foucault

Les mots et les choses



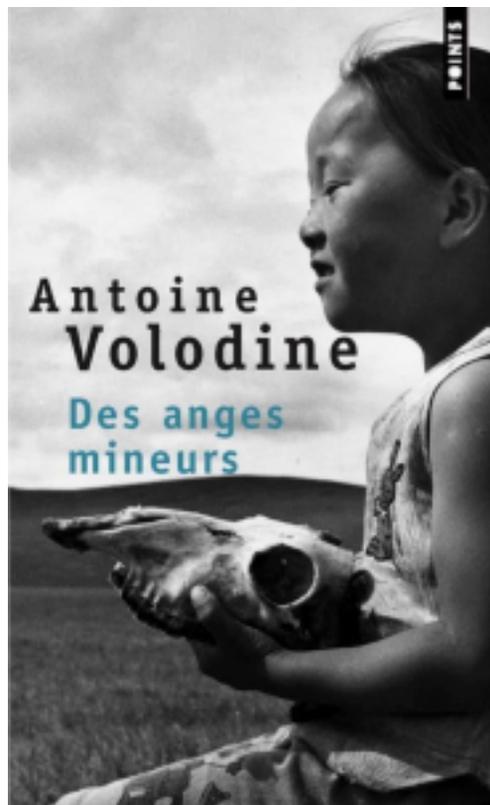
tel galimard

Dès lors, le constat de Message se fait narration imparable de l'amer constat : à leur arrivée sur terre, les stellaires le voient qui ne peuvent que déplorer combien de l'humanité seule une apocalypse à soi a pu sourdre. La terre est sèche. La terre ne donne plus rien. Le monde est déserté du goût. La jeunesse des stellaires est la tristesse du monde abandonné de sa puissance de réjouissance. Il ne reste plus rien d'une diversité du vivant. Le vivant est mort à soi. L'ère anthropocène est l'ère dernière du monde des hommes dont *Défaite des maîtres et possesseurs* donne la mesure toute fictive ou, au contraire et d'évidence, son prolongement narratif le plus logique et plus urgent – la fiction comme courage et logique du vivant –, venant, avant la question écologique même, à adresser au récit sa question générique la plus urgente dont la fable témoigne de l'inquiet nœud. Partant une question vient : *Défaite des maîtres et possesseurs* se donne-t-il comme le roman d'une utopie par laquelle l'avenir dans le récit se jette au devant de lui ? Ou s'agit-il bien plutôt du récit toujours noir de l'utopie, la sombre dystopie qui paraît dire le monde depuis l'envers nu et détruit de la catastrophe ? Ou sinon encore s'agit-il d'y voir une *uchronie* qui déplacerait notre monde à sa fin dans la réécriture de son histoire ? Sans doute aucun des trois paraît dire Vincent Message tant l'idéal de l'utopie ne s'y tient pas, tant le contre-monde de la dystopie ne se donne pas, tant l'uchronie n'a voix au chapitre puisque, étant donné que « l'homme était un animal comme un autre, et pouvait se manger comme un autre », l'ère anthropocène suit son cours logique et meurtrier. Peut-être faut-il alors trouver la matière du récit de *Défaite des maîtres et possesseurs* du côté de l'exigence que Michel Foucault voyait se dessiner chez Borges dans la décisive préface des *Mots et des choses*, à savoir placer le roman de Message du côté encore trop peu habité de l'hétérotopie.

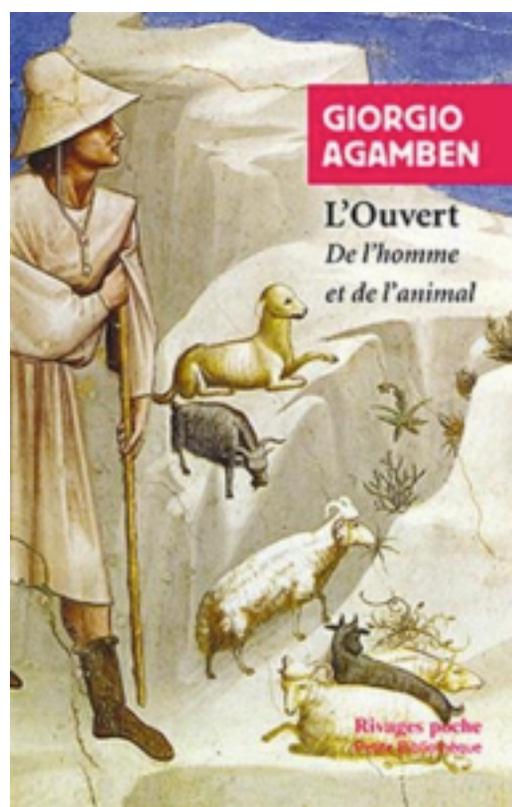
De fait, parce que la fable ici n'a pas de l'utopie la tendre force consolatrice pour surseoir au présent du monde et parce que la fable ne porte pas de l'utopie le monde

lisse traversé d'un confiant merveilleux, où l'avenir facile se donne dans le lisible le plus pur, *Défaite des maîtres et possesseurs* s'offre dans l'intranquillité et l'inquiétude indépassables et concertées de l'hétérotopie qui, comme la définit avec lumière Foucault, défait les claires évidences, assombrit le langage et sa claire syntaxe d'un sourd tourment et paraît écrire le monde depuis l'intime déchirure d'une parole où le monde se ressemble jusqu'au point nul et paradoxal où il se dissemble sans retour possible. *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Message possède de l'hétérotopie la matière *d'étrangement* du monde, la manière de défaisance du langage. Le monde est ainsi décidément le monde sans être *notre* monde, le temps sans être *notre* temps, les mots sans être *nos* mots où, comme dans toute hétérotopie, il s'agit d'inquiéter l'homme non de son avenir mais de la plénitude de *notre* présent, montrer qu'à la vérité, il est le sommeil du désastre. Les mots se sont comme arrêtés sur eux-mêmes, ce dont témoigne Malo qui du langage voit que le langage se suspend au bord de ne pas dire, « ces mots, ces mots. Si sobres et banalisant tout », ces mot qui disent combien le langage s'installe dans le malaise du langage même, les mots devenant la question mate de qui voudrait témoigner de la catastrophe et témoigner pour le témoin.

Cependant, si l'hétérotopie naît dans la pensée de Foucault à l'occasion de sa lecture de Borges pour venir frapper de stérilité le lyrisme emporté de toute phrase, l'hétérotopie de Message paraît davantage ressortir d'un Dino Buzzati, de l'inquiétant surnaturel d'impassible humanité qui déchire la tendre continuité du *K*, ressortit bien plutôt d'une nouvelle comme « Chasseur de vieux », de l'irrigation de sa violence comme toute grande déflagration du présent aveugle dont elle n'est pas la prémonition mais la voyante révélation. Où, dans la poursuite du geste onirique et tourmenté des *Veilleurs*, Message invente ici, depuis l'hétérotopie du monde de l'homme devenu animal et de l'inconnu devenu plus homme que l'homme, une grande *littérature étrangère*, une littérature qui, empruntant à la langue actantielle d'un Buzzati ou à l'énergie de la question d'un Borges, ouvre à une littérature devenue étrangère au monde des hommes, qui se sait écrire bien après, bien après la Littérature, qui redécouvre le geste d'écrire dans le lointain d'une solitude inaccessible comme lorsque Malo, dans les dernières pages du roman, découvre « ces cahiers venus du monde ancien », qu'il y jette l'écriture comme le dernier ressort tragique d'un monde voué à disparaître ou à recommencer indéfiniment sans soi.



Ainsi, *Défaite des maîtres et possesseurs* invente une littérature étrangère, où le monde se fait somme et soustraction de l'étrangeté, dévoile une littérature de l'Après, étrangère à la Littérature défaite de sa puissance majuscule dont le geste même d'écrire se revêt de l'impalpable beauté du fantastique où, si Buzzati dit le quotidien moins le quotidien mais comme sa zone de flottement indistincte, Message invente par l'histoire de ce monde révolu une littérature d'après la littérature post-exotique de Volodine. Malo écrit comme si le post-exotisme était reculé aux êtres stellaires, comme si le post-exotisme n'était plus à tenir comme le terminus radieux de l'écrire, comme si, bien après les narrats ou les murmurats, Enzo Mardirossian, Fred Zenfl ou encore Lutz Bassman, le nom de Malo Cleys, à l'onomastique si étrangère et si volodinienne, était celui non d'un nouvel ange mineur mais celui d'un *démon majeur*. On ne s'étonnera alors guère que Malo vienne à expliquer combien on a vite surnommé les stellaires des « démons » : « Quoi ? Eh bien, c'est parce que pour la plupart d'entre eux nous sommes des sortes de démons que certains d'entre eux se sont mis à dessiner des anges. » Car, là où dans *Des anges mineurs*, à la manière de la préface sombre d'une littérature étrangère, apatride d'une humanité en déshérence, Volodine se prenait à évoquer que « les humains étaient à présent des particules raréfiées qui ne se heurtaient guère et tâtonnaient sans conviction dans leur crépuscule, incapables de faire le tri entre leur propre malheur individuel et le naufrage de la collectivité », Vincent Message choisit, quant à lui, ce temps d'une littérature qui écrit bien après la catastrophe humaine. Il compose une littérature sans visage dans l'après de l'après où les démons majeurs se sont emparés du monde pour à leur tour être humains et en arriver, de misère et de perte, à écrire, à ouvrir la littérature.



Cependant, loin du temps philosophique de la post-histoire que Volodine se choisit de *Lisbonne dernière marge* jusqu'aux *Haïkus de prison*, Vincent Message ouvre le temps apocalyptique de l'anthropocène pour retrouver le temps politique où, par l'habile inversion du statut des hommes et des animaux, des stellaires et des humains, des « Mauvais maîtres », à la fin de l'histoire correspondra ici le questionnement sans répit de ce que Giorgio Agamben nomme dans *L'Ouvert* l'ultrahistorique, à savoir cette frange nue d'ultra-histoire, presque messianique, après l'Histoire et ses turpitudes où l'homme en vient, depuis la faillite à être dans l'humain, à s'interroger sur ce qui fait l'être profond de l'humanité au regard de l'animalité la plus profonde qui nous traverse chacun. Dans le sillage de Giorgio Agamben et d'Alexandre Kojève mais également comme une réponse romanesque et fabulaire à la pensée de Jacob von Uexküll, *Défaite des maîtres et possesseurs* témoigne de ce que, devant l'animal, devant celui « qui veut être par-dessus tout compter au nombre des possesseurs (et qui) ne se maintiendra qu'en dépossédant tous les jours tous les autres », l'homme ne se tient pas comme une espèce biologiquement et conceptuellement définie une fois pour toutes. Pour Message, depuis cet appel à « se nourrir sans épuiser la terre ni faire souffrir inutilement », l'homme est une puissance de négativité qui domine et annule l'animal en lui pour devenir homme, trouver l'humain en lui, comme une théologie négative de l'humanisme, toujours en devenir, toujours à bâtir, toujours à redire. *L'humanité n'est pas une identité : elle est le perpétuel seuil critique du vivant*, la constance hésitation entre deux hommes : un homme culturel et cultuel dont la barbarie serait le couronnement ultime, et un homme de l'animalité, hanté de tendresse tenue à l'état pur.

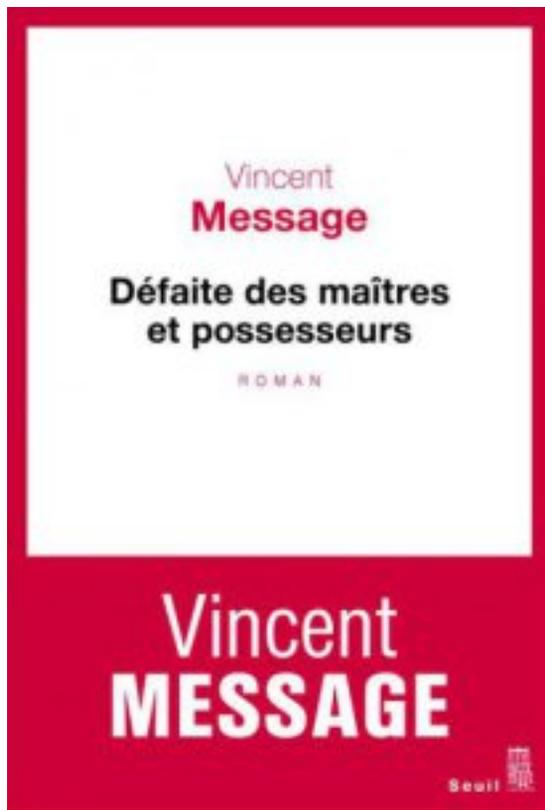
À ce titre, *Défaite des maîtres et des possesseurs* se nourrit, dans sa narration même, de l'idée intime et secrète que l'homme n'existe désormais plus une fois pour toutes : il n'est, à la vérité, qu'une traversée de tensions dialectiques et de nœud d'histoires. Là se

tient sans doute ici la grande leçon de Message : l'homme n'existe qu'à la faveur du récit. Comme les démons en feront l'expérience depuis leur puissance mimétique, qui « pouvait prendre toutes les formes encore, vivre toutes les vies », l'humanité n'appartient pas à l'homme mais fournit l'atopie du vivant. L'homme ne cesse de se dire comme le lieu sans retour de l'indétermination fondatrice qui se joue en lui, c'est-à-dire le perpétuel suspens entre animalité et humanité. Selon Message, l'humanité ne serait alors qu'un passage dont l'homme s'affirme comme le dispositif parfois sincère, parfois ironique, tantôt dominateur, tantôt dominé, tantôt possesseur, tantôt possédé, tantôt ange mineur, tantôt démon majeur.

On l'aura alors décidément compris : il faut lire *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Message afin de découvrir combien, depuis sa puissance à fabuler, le roman s'offre comme la relance de la question d'une définition de l'articulation de l'humanité de l'homme à sa vie animale et combien la Littérature, depuis sa puissance étrangère, participe du questionnement de cette articulation du vivant dans le monde que Foucault nommait à juste titre le biopouvoir. Et peut-être, à la lecture de Message, verra-t-on se dessiner la justesse de nouveau inouïe de Walter Benjamin sur notre monde lorsqu'il clamait au bord de mourir que « les hommes en tant qu'espèce sont parvenus depuis des millénaires au terme de leur évolution ; mais l'humanité en tant qu'espèce est encore au début de la sienne. » Avec Message, l'humanité pourrait enfin s'ouvrir à son aurore.

Vincent Message, *Défaite des maîtres et possesseurs*, éd. du Seuil, 2016, 297 p., 18 € — Lire un extrait en pdf

Lire, ici, l'entretien de Vincent Message avec Christine Marcandier



Partager :



Sur le même thème



Le grand entretien :
Vincent Message (Défaite
des maîtres et
possesseurs)

Dans "Entretiens"



Le grand entretien :



Rencontre de l'Ogre :
Entretien avec Aurélien
Blanchard et Benoit
Laureau

Dans "Editeurs"



Rencontre de l'Ogre :



Les coulisses de la
rédaction (15) et
l'ABCdaire de Laurence
Bourgeon

Dans "Les coulisses de la rédaction"



Les coulisses de la

Vincent Message (Défaite des maîtres et possesseurs)

Dans "Entretiens"

Entretien avec Aurélien Blanchard et Benoit Laureau

Dans "Editeurs"

rédaction (15) et l'ABCDAire de Laurence Bourgeon

Dans "Les coulisses de la rédaction"

Publié dans Livres, Vincent Message et tagué Agamben, Alexandre Kojève, animal, éditions du Seuil, biopouvoir, Borgès, Buzzati, Défaite des maîtres et possesseurs, Des anges mineurs, Descartes, dystopie, Enzo Mardirossian, Fable, fiction, Foucault, Fred Zenfl, Haïkus de prison, hétérotopie, Jacob von Uexküll, L'Ouvert De l'homme et de l'animal, le vivant, Les Mots et les Choses, Les Veilleurs, Lisbonne dernière marge, Littérature, littérature française, Lutz Bassman, Malo Cleys, rentrée littéraire 2016, Roman, Romanciers pluralistes, Science, science-fiction, utopie, Vincent Message, Volodine. Ajoutez ce permalien à vos favoris.

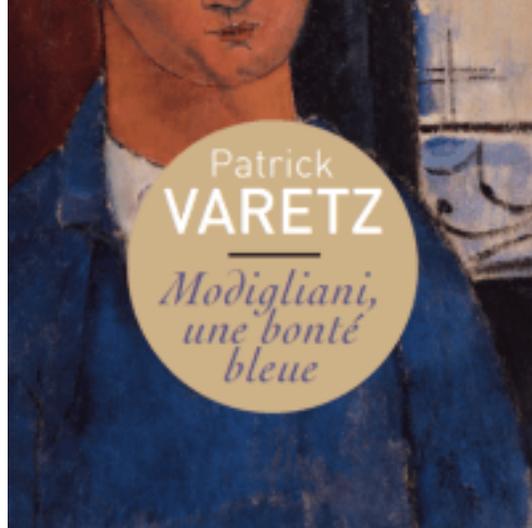
i Il n'y a pas de commentaire. Ajoutez le vôtre

+ Laisser un commentaire

Recherche...

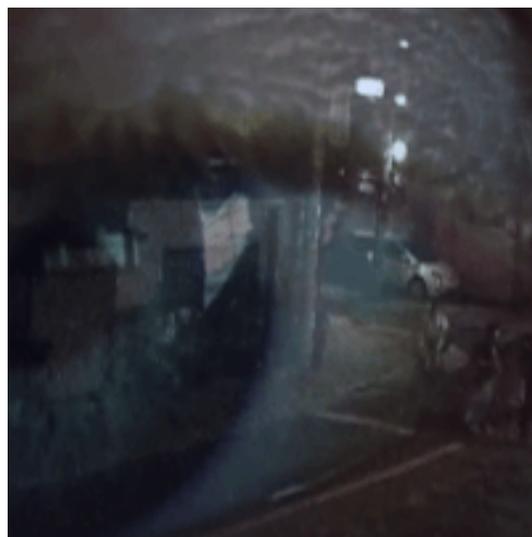
Rechercher

En vues



Marginalia de Melville

	mark	✓	check
∩	marked twice	W	double checked
≡	double marked	W ²	triple checked, etc.
≡	triple marked, etc.	✓	checked and marked
—	underline	□	enclosing box
≡	double underline	∩	fat
x	x	⊗	double x
}	bracket	•	dot



Pasolini corsaire

Walter Kirn : Conte de fait (Mauvais sang ne saurait mentir)

Elizabeth Harrower : « Son avenir appartenait au passé » (Un certain monde)

Abécédaire de Patrick Varetz

Papier à bulles (2) : lu(s) et approuvé(s)

Archives

février 2016 (25)

janvier 2016 (112)

décembre 2015 (112)

novembre 2015 (114)

octobre 2015 (153)

septembre 2015 (74)

Suivez-nous sur Facebook



The image shows a Facebook page widget for 'Diacritik'. On the left is a square profile picture with the letters 'DK' in a bold, serif font. To the right of the picture, the name 'Diacritik' is written in blue, with '2096 mentions J'aime' below it. At the bottom of the widget, there are two buttons: 'J'aime cette Page' with a blue Facebook 'f' icon, and 'Partager' with a blue share icon.

Suivez-nous sur Twitter

DK Diacritik
@Diacritik_Mag

1h

Pasolini corsaire diacritik.com/2016/02/09/pas...
pic.twitter.com/97MTpcsNPX

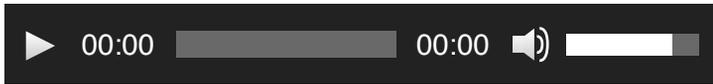


Tweeter à @Diacritik_Mag

A l'écoute



“DIACRITIK sur Vimeo.Audio”



- 1. “DIACRITIK sur Vimeo.Audio” 5:11
- 1. “DIACRITIK sur Vimeo.Audio” 5:11

Pages

CGU

Diacritik !?

Dossiers

Ecouter

FMR-ID

Lire

Propulsé par WordPress.com. | Thème Hive.

[Accueil](#) • [Newsroom](#) • [Mentions légales](#) • [Nous contacter](#)

ABONNEZ VOUS
À L'HUMANITÉ DIGITALE ?

À PARTIR DE 0,99 €

L'Humanité.fr

A LA UNE | POLITIQUE | SOCIÉTÉ | SOCIAL-ECO | **CULTURES ET SAVOIR** | SPORTS | MONDE | PLANÈTE | EN DÉBAT | VOS DROITS | ÉVÉNEMENTS

GDF SUEZ est maintenant ENGIE.

ENGIE

en savoir plus

L'énergie est notre avenir, économisons-la !



L'ACTUALITÉ | Goodyear | État D'urgence | Gauche En Débat | Cuba | Agoras | De L'humanité

[CULTURE \(/RUBRIQUES/CULTURE\)](#)

[ENTRETIENS \(/MOT-CLE/ENTRETIENS\)](#)

[VINCENT MESSAGE \(/ETIQUETTES/VINCENT-MESSAGE\)](#)

[LITTÉRATURE \(/MOT-CLE/LITTERATURE\)](#)

Vincent Message : « Je voulais réactiver le conte philosophique »

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR ALAIN NICOLAS JEUDI, 21 JANVIER, 2016 L'HUMANITÉ



<http://img.humanite.fr/sites/default/files/images/40037.HR.jpg>

« Je voulais que les faits politiques soient transposés, que ça se situe dans un monde autre, mais pas méconnaissable ».

Photo : Hermance TRIAY/Opale/Leemage

À la Une



[\(/la-laicite-induit-elle-un-regime-dintolerance-en-matiere-de-religion-598022\)](#)

La laïcité induit-elle un régime d'intolérance en matière de religion ?

[\(/la-laicite-](#)

[\(/les-etats-unis-attendent-loracle-du-new-hampshire-598433\)](#)

Les Etats-Unis attendent l'oracle du New Hampshire

[\(/les-etats-](#)

Défaite des maîtres et possesseurs, de Vincent Message. Seuil, 298 pages, 18 euros. Ce que l'homme a fait aux animaux, une autre espèce peut le lui faire. Des êtres supérieurs ont sauvé la terre et ses habitants, et ont réduit les hommes au rang d'objets de compagnie, de travail... et de boucherie. Un thriller philosophique endiablé et méditatif de l'auteur des <i> Veilleurs.</i>

Quand Malo revient du travail, Iris n'est pas là. Il la retrouve à l'hôpital, où elle doit être opérée. Mais pour cela, il lui faut des papiers, et Iris est une clandestine. Peu à peu, on comprend qu'elle est une humaine sans papiers, qui vit avec lui, membre d'une espèce supérieure, qui domine la planète, après l'avoir sauvée (avec ses habitants) de la destruction à laquelle la conduisait l'humanité. C'est donc en toute bonne conscience que ce que les humains ont fait aux animaux, les « démons », (dits aussi parfois les « anges ») le font aux hommes, divisés en trois catégories : ceux qui tiennent compagnie, ceux qui travaillent ceux que l'on mange. Malo va se trouver peu à peu confronté à la cruauté de cet asservissement. Une résistance est-elle possible ? Vincent Message, dans son deuxième roman, livre un thriller philosophique alternant une action menée à cent à l'heure et une méditation aux implications incalculables. Le lecteur n'est pas moins accroché aux péripéties de cette lutte pour la survie que sollicité en permanence par une réflexion qui mobilise, dans l'empathie qu'installe le récit, tous les grands thèmes qui questionnent l'humanité. Entretien.

Dans le titre même du roman, vous reprenez la formule de Descartes qui fait des hommes les « maîtres et possesseurs » de la nature. Votre intention est donc de vous situer d'emblée dans un discours philosophique ?

Vincent Message : J'avais envie de réactiver et de rendre contemporaine la tradition du conte philosophique héritée des Lumières. Voltaire ou Swift avaient adopté ce genre pour critiquer dans leur globalité les sociétés de leur temps. Aujourd'hui,

[induit-elle-un-regime-dintolerance-en-matiere-de-religion-598022](#)



[\(/citoyennete-en-pleine-metamorphose-aux-agoras-de-lhumanite-597585\)](#)
Citoyenneté en pleine "métamorphose" aux Agoras de l'Humanité
[\(/citoyennete-en-pleine-metamorphose-aux-agoras-de-lhumanite-597585\)](#) ▶



[\(/la-constitutionnalisation-de-letat-durgence-votee-dans-une-assemblee-aux-trois-quarts-vide-598432\)](#)
La constitutionnalisation de l'Etat d'urgence votée dans une Assemblée aux trois quarts vide
[\(/la-constitutionnalisation-de-letat-](#)

[unis-attendent-loracle-du-new-hampshire-598433](#)



[\(/catastrophe-ferroviere-meurtriere-en-allemande-598428\)](#)
Catastrophe ferrovière meurtrière en Allemagne
[\(/catastrophe-ferroviere-meurtriere-en-allemande-598428\)](#)



[\(/le-rapport-terrasse-veut-reguler-luberisation-mais-reste-en-surface-598349\)](#)
Le rapport Terrasse veut réguler « l'uberisation » mais reste en surface
[\(/le-rapport-terrasse-veut-reguler-luberisation-mais-reste-en-surface-598349\)](#)

nous courons le risque d'un effondrement systémique, avec un modèle de société insoutenable. Prendre une distance critique, qui serait plus incarnée et sensible que le discours d'essais, apporte une autre note. Et cette distance peut manquer à des fictions centrées sur des histoires singulières.

Le roman brasse des thèmes énormes : la décroissance et l'avenir de la planète, les rapports entre hommes et animaux, le colonialisme, la définition même de l'homme.

Vincent Message : Je voulais que les faits politiques soient transposés, que ça se situe dans un monde autre, mais pas méconnaissable, en ne changeant au fond que quelques données. Ce que je pratique avant tout, c'est une inversion des rôles. Il y a une espèce dominante, qui vient d'ailleurs. Nous sommes les nouveaux dominés, ce qui pour certains –les petites mains du capitalisme, les gens du bas de l'échelle – ne change pas grand-chose, si ce n'est savoir qui est en haut de la hiérarchie. Et il y a une classe plus favorisée pour qui ça représente un vrai déclasserment, une vraie blessure d'orgueil, et qui entre en résistance contre cette nouvelle domination. Ce qui m'intéressait, c'était aussi de lier la crise écologique avec un certain état du capitalisme. Il faut penser ces deux questions ensemble désormais.

Formellement, le livre est structuré comme un roman classique plus que comme un conte du XVIII^e. Des chapitres méditatifs, des monologues intérieurs alternent avec des passages d'action plus rapides.

Vincent Message : Le roman essaie de nouer deux rythmes différents. Le rythme de l'urgence, puisque le narrateur, Malo Claeys, doit sauver la personne avec qui il vit, qui est hospitalisée, et se lance dans une course contre la montre pour lui trouver des papiers et pour qu'elle puisse être opérée. Dans ce compte à rebours vital, je retrouve avec plaisir

[durgence-votee-dans-une-assemblee-aux-trois-quarts-vide-598432](#)

SUR LE MÊME SUJET

+ [Jean d'Ormesson : « Je m'appête à écrire un pamphlet métaphysique » \(/jean-dormesson-je-mapprete-ecrire-un-pamphlet-metaphysique-598264\)](#)

+ [Cataldo : « Une droite criminelle et une gauche distraite » \(/cataldo-une-droite-criminelle-et-une-gauche-distraite-598026\)](#)

+ [Édouard Louis : « Se battre contre la domination, point » \(/edouard-louis-se-battre-contre-la-domination-point-595562\)](#)



<http://www.humanite.fr/simple-ads/redirect/596534>

DANS VOTRE QUOTIDIEN DU 8 FÉVRIER 2016

Révélation : L'intérimaire qui peut rapporter des millions



[HTTP://BOUTIQUE.HUMANITE.FR/NETFUL-PRESENTATION-](http://boutique.humanite.fr/netful-presentation-)

[HTTP://BOUTIQUE.HUMANITE.FR/NETFUL-PRESENTATION-](http://boutique.humanite.fr/netful-presentation-)

certains épisodes du roman, que j'avais d'abord dans
chapters sont plus méditatifs, rétrospectifs. Ils

racontent la manière dont cette nouvelle espèce, à laquelle appartient Malo, est devenue dominante. Et ils rêvent sur un état de la nature, les océans, la forêt d'où les oiseaux sont absents, la grande ville qui n'en finit pas. J'avais la volonté de donner plus de lenteur, de mettre en place une sorte de poésie des éléments. L'enjeu était de parvenir à articuler ces deux modes.

Même la partie narrative démarre assez lentement. Le lecteur n'est pas kidnappé, mais

[HTTP://BOUTIQUE.HUMANITE.FR/NETFUL-PRESENTATION-](http://boutique.humanite.fr/netful-presentation-)

[L'HUMANITE // LA DEMOCRATIE // ATAINUMERICDETAIL.HTML?EZ-VOUS \(HTTP://BOUTIQUE.HUMANITE.FR/NETFUL-PRESENTATION-\)](http://www.humanite.fr/la-democratie-ata-in-numeric-detail.html?)

Vincent Message : Oui, je souhaitais que ça parte d'une façon très familière, très quotidienne. Un homme rentre chez lui, ne retrouve pas la personne qui vit avec lui, hésite. Faut-il s'inquiéter, se mettre à sa recherche ? Le lecteur commence en ayant l'impression d'avoir des repères, d'être dans un monde connu, et par touches, il perçoit une distance. Quand on veut déconstruire des habitudes de pensée, il faut partir du connu, installer une défamiliarisation progressive. Certains éléments ont changé de place, ce qui paraissait évident est remis en cause, en particulier notre maîtrise des sociétés, du réel.

Cette espèce dominante est au départ perçue comme supérieure moralement autant que matériellement. Elle asservit l'homme plutôt pour son bien, compte tenu des dégâts qu'il fait sur sa planète. On s'aperçoit ensuite qu'ils ne sont pas meilleurs qu'eux.

Vincent Message : Ils arrivent avec le sentiment que les hommes mettent leur planète dans un tel état que ne pas intervenir serait de la non-assistance à espèce en danger. Ils sont imprégnés d'un fort sentiment de supériorité morale, en cela ils sont semblables à nous, fiers de leur intelligence, de la rationalité de leur gestion, jusqu'à ce que le narrateur se rende compte qu'ils reproduisent les erreurs des hommes. Qu'ils sont tout aussi arrogants, cruels avec les faibles, qu'ils gaspillent des ressources dans des buts somptuaires, alors même qu'ils

DANS VOTRE HEBDOMADAIRE

L'ordre contre la démoncratie



[L'Humanité // LA DEMOCRATIE // ATAINUMERICDETAIL.HTML?EZ-VOUS \(HTTP://BOUTIQUE.HUMANITE.FR/NETFUL-PRESENTATION-\)](http://www.humanite.fr/la-democratie-ata-in-numeric-detail.html?)



<http://www.humanite.fr/simple-ads/redirect/559615>

PUBLICITE

Les **blogs** de l'Humanité

[Depuis qu'Hollande est président... \(/blogs/depuis-quhollande-est-president-598214\)](/blogs/depuis-quhollande-est-president-598214)

Par [Jean Ortiz](#) | DIMANCHE, 7 FÉVRIER, 2016 - 11:06

[Ne renonçons pas au bonheur \(/blogs/ne-renoncons-pas-au-bonheur-598090\)](/blogs/ne-renoncons-pas-au-bonheur-598090)

Par [Jean Ortiz](#) | JEUDI, 4 FÉVRIER, 2016 - 12:31

[Soyons primaires ! \(/blogs/soyons-primaires-597542\)](/blogs/soyons-primaires-597542)

Par [Jean Ortiz](#) | DIMANCHE, 31 JANVIER, 2016 - 10:37

arrivaient avec de tout autres intentions.

Le narrateur dit que son espèce est mimétique. Est-ce qu'elle n'imité pas ceux qu'elle a asservis ?

Vincent Message : C'est la pente la plus facile : ils reproduisent ce qu'ils voient, et l'hédonisme qui va avec. C'est ce qu'on constate aujourd'hui en Asie, où la modernité occidentale est importée dans ses pires aspects, le gigantisme urbain, des pollutions extrêmes plus que l'égalité hommes/femmes ou une spiritualité non religieuse.

On n'échappe pas à une certaine logique, dirait-on. Le discours sur l'élevage des hommes est le même que celui que nous tenons sur celui des bovins.

Vincent Message : La domination économique qu'ils exercent sur nous n'est pas nouvelle. En revanche, sentir qu'on est un aliment potentiel remet en cause un de nos plus grands tabous, joue sur une de nos plus grandes peurs. Le narrateur le dit, les hommes ne conçoivent pas de mort plus horrible qu'être mangé, et n'ont pas de plaisir plus grand que de manger des bêtes à tous les repas. On est dans une situation de vrai paradoxe, où on aime être prédateur et où on ne supporte pas d'être une proie.

Vous mettez en place une sorte de cycle des dominations

Vincent Message : Ce n'est pas forcément planifié, mais en élaborant l'histoire, je me suis aperçu que les violences faisaient système. On joue avec l'hypothèse extra-terrestre et on s'aperçoit de la ressemblance de l'élevage industriel avec le système concentrationnaire au vingtième siècle. D'ailleurs, à l'époque, on dénonçait le fait que les êtres humains s'y trouvaient traités comme des bestiaux. Ces violences s'articulent les unes aux autres. Nous sommes très sensibles à certaines, nous en re foulons d'autres. Nous euphémisons la violence faite aux colonisés, nous nions celle faite aux animaux.

Les imposteurs exultent (/blogs/les-imposteurs-exultent-596635)

Par Jean Ortiz | VENDREDI, 22 JANVIER, 2016 - 09:51

[LES BLOGS](#)

([HTTP://WWW.HUMANITE.FR](http://www.humanite.fr)
[/BLOGS](#))

Les Dernières Vidéos



(/videos/sanders-president-le-reve-fou-dune-jeunesse-americaine-598352)

« **Sanders président** » : le **rêve fou d'une jeunesse américaine**
(/videos/sanders-president-le-reve-fou-dune-jeunesse-americaine-598352)



(/videos/le-printemps-de-bourges-fetes-40-ans-598205)

Le Printemps de Bourges fête ses 40 ans
(/videos/le-printemps-de-bourges-fete-ses-40-ans-598205)



(/videos/est-tous-condamnes-agir-598196)

Goodyear. "On ne peut plus laisser faire ce gouvernement"
(/videos/est-tous-



(/videos/good-year-derriere-le-conflit-social-un-scandale-sanitaire-597962)

Goodyear, derrière le conflit social, un scandale sanitaire

La différence ne réside-elle pas dans la possibilité d'une intersubjectivité entre humains et dominants ?

Vincent Message : C'est ce qui fait qu'on est dans un monde nouveau. Certaines personnes peuvent avoir le sentiment d'avoir avec des animaux une relation privilégiée. Mais entre Malo et Iris, l'échange est plus profond. Si leurs relations restent ambiguës, c'est très volontaire. L'un et l'autre sont troublés par cette barrière. Malo est dans la remise en cause de son pouvoir. Et l'amour n'est pas un territoire bien défini, mais plus diffus, avec des frontières floues. On peut le ressentir entre humains, mais aussi dans l'attachement entre humains et animaux. C'est le flou des frontières qui m'intéresse plus que les actes de l'amour concret.

Le langage joue un rôle essentiel. Les « démons » admirent la passion de nommer des hommes.

Vincent Message : Parce qu'ils pensent que nommer, classer, c'est se procurer une maîtrise intellectuelle du monde, qui débouche sur une maîtrise pratique. Le langage est à la fois une source de beauté et une forme de violence, très dissimulée, qui fait que les êtres seront traités selon les noms qu'on leur donne. Si vous êtes dénommé « humain d'élevage », vous avez droit à un traitement cruel ; vous êtes moins maltraité si vous êtes classé « humain de compagnie ». De même, dans notre société, selon que quelqu'un est appelé « expatrié », « immigré » ou « réfugié », il n'aura pas les mêmes droits.

Les nouveaux maîtres aussi fonctionnent au langage, la discussion d'un projet de loi est le chapitre pivot.

Vincent Message : Ils sont comme nous pris dans la délibération. Ils aiment la controverse, l'échange d'arguments rationnels, la rhétorique. Malo Claeys est un peu décalé. Il est ingénieur, il a été inspecteur des élevages, il fait partie d'un comité d'éthique. Quand il doit défendre devant l'assemblée, une arène dont il maîtrise mal les codes, un projet de loi qui permettrait aux hommes de vivre dix ans de plus

[condamnes- \(/videos/goodyear- agir-598196\)](#) [derriere-le-conflit-social-un-scandale-sanitaire-597962\)](#)



À partir de 99€/mois sans apport - sans condition, 4 ans d'entretien inclus*

Nissan MICRA



Découvrez des photos incroyables de voitures de luxe abandonnées à Dubai !

Scandale à Dubai



Déjà 15 millions d'Empereurs. Pourquoi pas toi ? Inscription gratuite.

Forge of Empires



Meilleurs prix pour Monte-Escalier : Comparez et économisez jusqu'à -30% !

Prix des Monte-Escaliers

Publicité  LIGATUS

il n'est pas dans son domaine. C'est un novice désemparé face aux grands fauves de la politique.

Ce qui distingue le roman du conte philosophique, c'est aussi le regard posé sur le réel. C'est très incarné, très visuel.

Vincent Message : Comme beaucoup d'auteurs d'aujourd'hui, je suis traversé de cinéma, de photographies autant que de littérature. La photographie est un art majeur et j'aime bien préparer l'écriture de textes en prenant des photos pour cadrer une scène. Être traversé de cinéma, c'est savoir de quoi l'œil du lecteur a besoin. Le cinéma de Terrence Malick, par exemple, sa poésie des éléments, sa vision comptent beaucoup pour moi.

Vous avez écrit un essai sur les romanciers pluralistes. Considérez-vous que « Défaite des maîtres et possesseurs » relève de cette catégorie ?

Vincent Message : Les romans pluralistes sont portés par plusieurs points de vue, qui s'opposent ou convergent. Ici, la société est presque trop tranquille. Malo Claeys va petit à petit y apporter du dissensus. Le moment pluraliste, en revanche, est ce débat sur la fin de vie à l'Assemblée. Ce qui me tient à cœur, c'est de donner voix aussi aux opposants de Malo, de voir jusqu'où leurs positions sont légitimes – ce qui n'empêche pas de tracer une ligne rouge à partir de quoi elles ne paraissent plus défendables.

Est-ce un roman de la fin ?

Vincent Message : Le roman en parle beaucoup. Fin de vie, à deux titres. La durée légale de la vie humaine est en cause, et, individuellement, Iris est menacée d'euthanasie. Fin de la domination humaine et fin de la planète elle-même en tant que lieu habitable. Comme c'est le cas de beaucoup de dystopies, le roman se construit comme un exorcisme mineur : il décrit la menace pour tenter d'empêcher le danger d'advenir. Les nouveaux venus sont conscients des enjeux du nouveau régime écologique mais ne mettent pas en place les

mesures au nom desquelles ils disent avoir pris le pouvoir. Ils sont comme nous, qui avons vu le danger dès les années 70. Il y a un immense pas entre la prise de conscience et la réforme des conduites. C'est pour cela que j'ai voulu que ce roman soit l'histoire d'une prise de conscience, et d'un passage à l'acte.

Avez-vous un point de vue sur toutes ces questions ou vous contentez-vous de poser les problèmes ? Avez-vous, comme Descartes, une « Méthode » ?

Vincent Message : Nous sommes dans la fiction, qui essaie d'exposer toutes les questions, dans leur ambivalence. Pour moi, la nécessité d'une autolimitation, que cette espèce a pu concevoir, et qu'elle ne réussit pas à pratiquer, est une préoccupation. Nos modes de vie ne sont pas soutenables en l'état. Il est probablement l'heure de nous demander : « à quoi tenons-nous le plus ? » Parmi les problèmes écologiques que le livre pose, le plus central est celui de l'alimentation carnée. Cette question, particulièrement refoulée dans un pays de grand patrimoine culinaire comme la France, a été traitée dans des essais, mais je voulais lui appliquer un traitement littéraire. À partir du moment où une question prend une place importante dans le domaine public, il faut que la littérature s'y confronte. La littérature doit penser tout ce qu'il est important de penser à une époque. Traditionnellement, le roman est le genre des hommes, des sociétés humaines. Y introduire de façon beaucoup plus massive le rapport des hommes aux autres espèces ou aux écosystèmes permet de trouver du nouveau.

Lire aussi :

[Chasser l'imaginaire...](#)

(<http://www.humanite.fr/node/426642>)

[Une littérature du « nous » pluraliste](#)

(<http://www.humanite.fr/culture/une-litterature-du-nous-pluraliste-556562>)



**Elles tombent
le haut devant
le livreur !
#coquin**

Voir la vidéo



**Objectif 10%:
investissez
maintenant
dans un
placement
dynamique lié
au Low-Cost
(Risque en capital)**



**Cigale ou
fourmi ? Elle a
le moteur
PureTech pour
la performance
et la sobriété.**
Découvrez la
Peugeot 308



**Assurance dès
12€/mois: en
ce
moment, jusqu'à
150€ de
Chèques-
Cadeaux
Amazon.fr**
Assurance Auto
pas cher !



**Choisissez
parmi des
centaines de
profils certifiés
la femme qui
vous
correspond**
Vraies Rencontres
ici!



**Devenez
propriétaire au
cœur de
l'agglomération
Nantaise à des
conditions
exceptionnelles.**
Habiter à Nantes

Publicité  LIGATUS

Des animaux et des hommes

Par [Sabine Audrerie](#), le January 20, 2016 14:12

Deux romans, en écho à trois essais, offrent une réflexion puissante sur la relation de l'homme à ses dominés. Sylvie Germain et Vincent Message en montrent l'évolution vers toujours plus de violence.



DÉFAITE DES MAÎTRES ET POSSESSEURS

de Vincent Message

Éditions du Seuil, 300 p., 18 €

À LA TABLE DES HOMMES

de Sylvie Germain

Éditions Albin Michel, 262 p., 19,80 €

Un vers du poète suédois Tomas Tranströmer, «*la table branlante des hommes*», cité en exergue, a inspiré le titre fortement évocateur du nouveau roman de Sylvie Germain. La romancière y a invité un animal, son personnage central, à partager ce couvert, lui qui avait durant des siècles figuré dans l'assiette. De son côté, Vincent Message – qui avait impressionné en 2009 avec [Les Veilleurs](#), autre histoire de domination et de contemption – aborde dans son deuxième roman la relation complexe de l'homme à ses dominés, renversant le tableau pour faire de l'homme, cette fois, l'assujetti de plus fort que lui. Deux livres singuliers, comparables par leur beauté et leur puissance, qu'on pourrait qualifier de dystopies – ils campent des mondes imaginaires où l'humanité a évolué négativement –, même si leur effet de réel est renforcé par la contemporanéité du contexte. Les deux romanciers se sont emparés d'un sujet encore rare dans la fiction : la souffrance animale et la domination de l'homme (1), et leurs partis pris narratifs sont radicaux.

Le roman de Sylvie Germain, comme en écho à la nouvelle de Kafka, porte les métamorphoses successives d'un être à part, forcé à s'adapter pour survivre. Garçon né porcelet et sans nom, nourri au sein d'une femme, qui a grandi près d'une daine, ayant pris malgré lui l'apparence corporelle de ses prédateurs, il a reçu de ses nouveaux semblables le nom ironique de Babel, lui qui ne sait s'exprimer que par grognements. Les émotions humaines, les larmes, le rire, le rapport au temps sont des mystères qu'il devra apprivoiser et éprouver dans son corps. Plus tard, après avoir vécu des années dans la compagnie étrange et jamais pleinement satisfaisante des hommes, Babel deviendra Abel, rebaptisé par le regard et l'affection d'une femme.

Les scènes de pleine nature («*Quand le péril s'éloigne, le galop ralentit, le corps retrouve son ardeur, le monde son attrait, la vie son innocence, la liberté sa saveur*»), et celles mettant en lien les espèces – même si l'auteur ne méconnaît pas l'âpreté d'autres confrontations animales –, offrent des pages magnifiques, notamment consacrées à l'amitié d'Abel avec une corneille figurant sa mémoire et son identité : «*Jamais surtout il n'a souffert de ne pas partager à égalité leurs langages faits de sons, de chants, de cris, ce qu'il en entendait et en devinait lui suffisait. Avec les humains, rien de tel, tout est toujours compliqué, équivoque, et souvent inquiétant.*»

À travers l'histoire d'un homme (un «maître») et de sa compagne (une «clandestine»), Vincent

Message invente une planète Terre colonisée par un peuple venu d'ailleurs, qui reproduit sur les humains la domination opérée depuis des millénaires sur les espèces animales. «Humains de travail», «humains de compagnie», «humains d'élevage» destinés aux abattoirs... «*des êtres à notre service, que nous utilisons pour combler autant que faire se peut nos désirs*, expliquent les Stellaires. *Nous sommes durs avec cette espèce, sans doute, mais c'est pour le plus grand bien de la nôtre. Nous savons tous, parce que c'est une affaire d'instinct, ou de bon sens, que les intérêts de notre espèce sont des intérêts supérieurs*».

Jusqu'à leur arrivée, les Terriens s'étaient souvent interrogés sur la possibilité d'autres formes de vie dans l'univers, sans penser que s'ils «*n'étaient pas seuls dans l'espace, ils n'étaient pas tout seuls sur cette planète non plus (...). Cent milliards sur la terre, mille milliards dans les mers : ils tuaient, chaque année, beaucoup plus d'animaux qu'il n'était mort d'hommes au cours de toutes les guerres depuis le début de leur histoire, mais ils ne les appelaient pas victimes, n'appelaient pas ça la guerre*». Vincent Message invite à ne pas opposer souffrance animale et misère humaine, montrant au contraire combien elles sont liées. Son roman, comme celui de Sylvie Germain, propose une translation de nos représentations sociétales et politiques ; ils offrent ainsi la possibilité d'une réflexion inédite, poussant la fable dans ses extrémités philosophiques et anthropologiques.

Si les enjeux théologiques ont longtemps freiné la progression de cette pensée, des philosophes s'emploient aujourd'hui à révéler les liens entre ces violences faites aux animaux et celles, économiques, qui gangrènent la planète. La philosophe Corine Pelluchon qualifiait par exemple, en 2013, cette question de politique (2) : «*Le rapport aux animaux pourrait être l'occasion de penser une manière d'habiter la Terre qui rend possible la coexistence avec les autres espèces. Cela exige d'autres fondements de l'éthique et de la politique (...). L'éthique, c'est l'autolimitation, le fait que je pose des limites aux moyens que j'utilise pour ma conservation parce que je ne veux pas imposer aux autres vivants une vie de torture ni dégrader la planète. Les animaux et la nature entrent ainsi dans la définition de soi.*» La fiction est une chance, ces deux romans très aboutis en témoignent. Elle ouvre les yeux en même temps qu'une fenêtre sur un avenir que personne ne peut souhaiter. Jouant là son rôle le plus fort, celui qui fut, de Shakespeare à Camus, non seulement le plus édifiant, mais le plus utile.

EXTRAIT

« Dans les campagnes, en quelques décennies, l'exploitation a remplacé la ferme, la tôle a remplacé la pierre et la tuile, le métal a remplacé le bois, la combinaison uniforme a remplacé l'habit de travail, la montre a supplanté la patience. Sur un temps plus long, en moins de deux siècles, les productions animales ont phagocyté l'élevage. Elles ont réduit nos relations complexes aux animaux d'élevage à des rapports d'intérêt fondés sur une violence légitimée par la raison économique. »

Jocelyne Porcher, *directrice de recherche à l'INRA (Montpellier), dans [Le Yin & le Yang](#) (Éditions du miroir, 2016).*

(1) À lire notamment : [Que font les rennes après Noël ?](#) d'Olivia Rosenthal (Verticales 2010), ou [La peau de l'ours](#), de Joy Sorman (Gallimard 2014).

(2) [Le Monde des religions](#), mai-juin 2013. À lire de [Corine Pelluchon](#) : «*Éléments pour une*

éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature» (Le Cerf, 2011).

L'homme, cet animal

Vincent Message dépeint dans "Défaite des maîtres et possesseurs" un monde dont la cruauté est en tout point semblable à la nôtre. A la seule différence que nous n'y sommes plus les maîtres.

Nous réduisons en esclavage, nous polluons, nous saccageons, nous infligeons de terribles souffrances pour assurer nos plaisirs. Voilà ce que nous faisons subir aux autres espèces, et au monde qui nous a été donné. Nous sommes les dominants, et de cette domination nous sommes fiers, vaguement conscients qu'elle nous mène à notre perte, mais trop égoïstes et avides de confort et de satisfactions immédiates. Difficile à comprendre et à admettre. Les essais, les enquêtes journalistiques et la philosophie nous font à peine lever un sourcil. Il faut la force du roman pour nous faire sentir de l'intérieur ce que les démonstrations intellectuelles échouent à nous enseigner.

Ici, il n'y a pas que le roman. Il y a la fable. La réalité détournée, un imaginaire tout d'abord ordinaire, une



hermance triay / seuil

VINCENT MESSAGE

histoire qui nous rappelle la nôtre, un peu triste, un peu grise, qui bientôt devient glaçante, avant de se révéler dans toute son horreur cachée. *Défaite des maîtres et possesseurs*, c'est l'histoire de Malo Cleys, fonctionnaire sans éclat, intelligent et résigné, amoureux. Il planche sur un projet de loi qui permettrait de prolonger de dix ans la vie des humains. Car, oui, l'homme n'est plus « maître et possesseur » du monde vivant, il a été remplacé par une autre espèce qui lui est supérieure mais la rappelle pourtant furieusement. Même morgue, même sensiblerie tempérée d'irresponsabilité et de volonté dangereuse de préservation de ses propres intérêts à court terme. Malo Cleys en fait partie, mais il a le tort d'aimer une femme. Cette relation qu'il a réussi à cacher, il va devoir trouver un moyen de la préserver au moment où elle risque d'être découverte. Remarqué pour son premier livre, *les Veilleurs*, qui reprenait les codes du roman policier pour s'interroger sur la place de l'imaginaire dans nos sociétés modernes, Vincent Message fait à nouveau une démonstration impressionnante de son talent. Une réflexion brillante et jamais vaine sur notre futur, en utilisant un biais simple mais qui, forcément, nous touche : et si c'était nous, les dominés ? ■

VLADIMIR DE GMELINE

Défaite des maîtres et possesseurs, de Vincent Message, Seuil, 304 p., 17 €.



ROMAN

Les intraterrestres

DÉFAITE DES MAÎTRES ET POSSESSEURS,
PAR VINCENT MESSAGE, SEUIL, 298 P., 18 EUROS.

★★★★ Après avoir zigzagué dans le cosmos à la recherche d'un monde habitable, des extraterrestres ont pris possession de notre planète. Etres mimétiques, ils ont reproduit les structures de notre monde. Ils ont institué un Etat, des partis politiques, des ministères où des fonctionnaires rédigent des projets de loi. Ils s'occupent notamment de l'épineuse question humaine. Les *sapiens*, asservis comme des animaux, ont été répartis en trois catégories qui nous sont familières : ceux qui travaillent, ceux qui tiennent compagnie et ceux qu'on mange. Il y a des couveuses, des « *parcs d'engraissement* », des abattoirs, des éleveurs intensifs et des éleveurs bio qui nous traitent mieux, non par philanthropie, mais parce que les « *adolescents heureux* » donnent « *une viande de qualité supérieure* ».

Le héros du roman est un fonctionnaire ministériel qui cherche un faux « *bracelet d'identité* » pour sa « *femelle de compagnie* », jeune fugueuse qui a fricoté avec la résistance humaine. Il est vaguement sensible aux « *droits des hommes* ». Alien bobo, il essaie d'en manger de moins en moins, malgré les moqueries de ses congénères. Il tente de faire passer une loi qui leur accorderait « *une dizaine d'années d'existence supplémentaire* », conscient que ce n'est là qu'une mesurette.

Parmi les nombreuses qualités de cet exercice d'anthropologie externe, retenons celle-ci : la finesse avec laquelle il duplique nos



représentations politiques. Le cœur du livre retrace l'histoire de cette espèce non humaine, trop humaine. Ils débattent comme nous : doivent-ils se repentir ? Quelque chose d'aussi massif et minéral qu'un peuple peut-il changer sa manière de perdurer ? Le roman évoque parfois « 1984 » (le héros fonctionnaire, l'affection comme brèche dans le système), mais il est moins univoque. Chez Orwell, il était impossible de se reconnaître dans l'hypercommunisme de l'Angsoc. Chez Message, on n'a pas affaire à une dystopie, puisque ce monde est le nôtre : nous traitons les vaches, les chevaux et les chiens exactement comme ils traitent les humains, et nous le justifions de la même manière.

DAVID CAVIGLIOLI

10
18

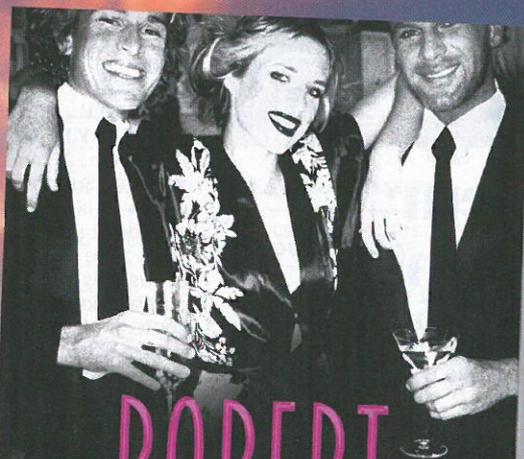
LISEZ
INSPIRÉ

« Un grand roman. »

Delphine Peras,
L'Express / LiRE

« Sensationnel. »

Marine de Tilly,
Le Point



ROBERT
GOOLRICK
La chute des princes

10
18

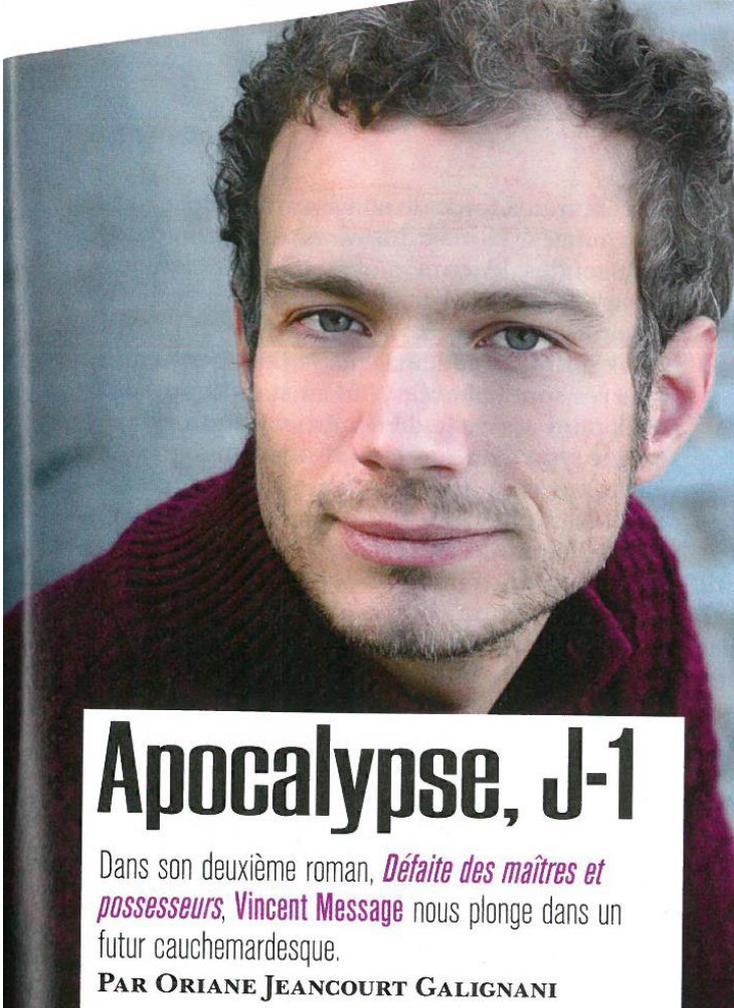
« Brillant et fracassant. »

Valérie Gans,
Figaro Madame

« La chute des princes touche au sublime. »

Renaud Baronian,
Le Parisien

New York, années 1980. Robert Goolrick nous invite au Bal des Vanités, où une bande de jeunes traders vont vendre leur âme au dollar et se consumer dans une ronde effrénée, sublime et macabre.



© DR

« MESSAGE PLONGE DANS LE POLITIQUE AVEC LA VIGUEUR DE CELUI QUI NE CRAINT NI D'IMAGINER UN FUTUR APOCALYPTIQUE, NI D'INTITULER SON LIVRE COMME UN PAMPHLET ANARCHISTE DU XIX^e SIÈCLE »

Apocalypse, J-1

Dans son deuxième roman, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Vincent Message nous plonge dans un futur cauchemardesque.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Voici un livre qui donne décor et voix à l'un de nos pires cauchemars : la défaite de l'humanité. Non pas notre fin, Vincent Message a l'apocalypse plus inventive, mais notre aliénation. Peut-être est-ce pour cela que l'auteur n'hésite pas à intituler son livre comme un pamphlet anarchiste du XIX^e siècle : *Défaite des maîtres et des possesseurs*. Reprenons à la catastrophe fondamentale. Au début de *Défaite*, l'humanité a été presque entièrement éradiquée par une épidémie, laissant la planète à une nouvelle espèce, un peuple nomade. Nous découvrons ce peuple par la voix de Malo Claeys, fonctionnaire d'un mystérieux « ministère ». Voici par exemple l'une de leurs singularités : « Nous avons surtout sur les hommes cet avantage considérable : nous ne tenons pas à une identité. Cela ne nous humilie en rien d'être malléables, influençables. » Ces hommes et femmes ont le génie de l'adaptation. Malo applique d'ailleurs une loi : « Tu construiras, toujours, tu ne détruiras pas. » Cette intelligence et ce respect de la nature nous renvoient à la faiblesse des hommes vaincus de n'avoir pas su s'adapter aux changements du monde. La prophétie politique de Vincent Message est jusque-là limpide, presque trop. Là où le roman devient singulier, c'est dans sa manière de s'avancer dans le cauchemardesque, se détachant du récit orwellien classique, pour arpenter des chemins plus rares, moins conceptuels, comme ceux de *Soleil vert*. Il élabore le noir fantasme d'une société mimétique construite sur l'utilitarisme et l'avalissement de l'espèce faible, en l'occurrence humaine. Comment appelle-t-on les maîtres de ce peuple nomade ? Les « démons ». Que

signifie la loi de l'adaptation ? Que les inadaptés ne survivent pas, sinon au service des adaptés, en ouvriers, bêtes de compagnie ou gigots. Comment ne pas penser à ceux que les nazis désignaient « inadaptés » : les malades, les handicapés, les autistes ? La loi de l'adaptation inclut une sélection, donc une mort programmée, centrale, maîtresse de tout pouvoir. Or cette mort, Malo va tenter de la déjouer pour l'humain qu'il aime, Iris. Celle-ci est une femme blessée, amputée, mais qui possède ce qu'aucun « démon » n'a : la liberté. Celle de se taire, et de créer. Et Malo va peu à peu l'imiter, rechercher le silence, la solitude, se laissant dominer par ce dont il « n'est pas maître ». La fuite de l'utopie monstrueuse, la défaite des maîtres résideraient-elles dans cette liberté de ne pas être « transparent » ? Non, Message n'est pas un poète romantique. Il se passionne pour l'action, les possibilités de résistance collective. S'il célèbre l'imaginaire comme échappée hors de soi – « J'ai besoin de lâcher prise, que la fiction prenne le relais, me dessaisisse » –, il en montre aussi sa cruelle impuissance. Très vite, la parenthèse amoureuse cède au besoin d'action et Iris, qui a appris la liberté intérieure à Malo, va tenter d'acquérir la sienne, à l'extérieur, dans le monde des démons. Le cauchemar se poursuivra, jusqu'à la fin, digne d'*Orange mécanique*. Iris sera replacée à son rang d'animal. La triste loi sera assénée : « Le vivant n'est pas fait pour durer. » Les maîtres et possesseurs poursuivront leur domination, à peine gênés par la conscience de leur fugacité.

DÉFAITE DES MAÎTRES ET POSSESEURS
Le Seuil
304 p., 18 €

